



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS  
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :  
46, rue de Londres, 75008 Paris  
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-XABC : 4841-48 D Paris.

# Journées franco-belges à Nivelles

Cette année la réunion de nos amis belges avait lieu à Nivelles, charmante ville encore rehaussée par sa Collégiale. Nous étions à 15 km de Waterloo, et je peux d'ores et déjà vous dire que cette réunion n'en fut pas un, bien au contraire.

Nous étions gratifiés, cette année, d'un temps idéal, et, il faut bien le dire, nous n'avions pas l'habitude de trouver en Belgique, un beau soleil, ce qui mit le baume au cœur de tous les participants.

Le samedi, pour ceux qui venaient par le train, nous étions accueillis en gare de Nivelles par Christian Vanderavroot, organisateur, avec son père, de ces deux journées. Il nous véhicula jusqu'au « Motel-Restaurant Nivelles-Sud », lieu de résidence des participants.

Le soir, nous nous sommes retrouvés une trentaine pour le souper, dans la bonne humeur, où les histoires d'un certain « Oin-Oin » eurent un grand succès.

Dimanche 29 avril à 9 h 30, Messe solennelle à la Collégiale dite par l'Abbé Javelet (d'Epinal) qui, au cours de son homélie, nous parlant de cette captivité et de son sacerdoce de derrière les barbelés, fut bouleversé, en nous parlant de la mort de ce petit belge qu'il veilla toute une nuit et qui mourut dans ses bras ; l'émotion et les larmes l'empêchèrent de continuer ; pendant quelques instants il interrompit l'office. Ce fut poignant de voir ce camarade aller surmonter un chagrin et continuer l'office dans une atmosphère pleine d'émotion. A l'élévation, une trompette nous rappela que nous étions anciens combattants.

A la fin de cette messe si bouleversante, nous voilà partis, à pied, au Monument aux Morts, par un beau temps, mais froid. Le Président Rolland et moi-même déposèrent deux gerbes aux couleurs françaises et belges ; après la Sonnerie aux Morts et une minute de silence, nous gagnons tous l'Hôtel de Ville où M. le Bourgmestre devait nous attendre, malheureusement un empêchement de dernière minute nous priva du plaisir de faire sa connaissance. Ce fut donc le Président des P.G. de Nivelles qui accueillit la délégation P.G. et nous offrit le verre de l'amitié.

Puis nous repartons en car ou en voitures, en direction de la salle de l'Ecole Normale de l'Institut de l'Enfant Jésus où avait lieu l'Assemblée Générale de l'Amicale belge des Stalags V. Les assemblées générales, qu'elles soient belge ou française se ressemblent.

Le banquet qui suivit fut partagé entre 150 personnes (60 % de Belges et 40 % de Français) — N.D.L.R. : S'il y avait ce même pourcentage aux A.G. françaises, nous serions plus de 300 ! — Parmi les convives j'ai reconnu le Président des VA - VC, Naroun et Mme, les anciens d'Ulm emmenés par mes amis Vialard et Schroeder.

Menu de choix confectionné par un traiteur... service impeccable... une ambiance très amicale où chacun essayait de parler avec l'un ou l'autre. Mais l'apothéose de cette journée se situa aux environs de 15 h 30, lorsque le Président Ista se leva pour prendre la parole et remercier les organisateurs, les présents et, surtout, rendre un vibrant hommage au Président Rolland et à Mme qui ont tant fait

pour leur Amicale. Un superbe cadeau pour le Président Rolland et une gerbe de fleurs pour Mme, prouvèrent l'amitié de tous les amicalistes. Tous deux, très émus, les larmes aux yeux, reçurent l'accolade de tous les membres du Bureau Belge.

Puis le Président Ista, par un geste qui l'honore et d'une très grande gentillesse me donna la parole, ce qui me permit d'associer le Président Langevin et tout notre Bureau des VB - XA, B, C à cet hommage hautement mérité. Et Rolland et moi, dans les bras l'un de l'autre, scellâmes encore plus l'amitié Franco-Belge.

Ensuite la parole fut donnée au Président Naroun, des VA - VC, qui trouva des mots bien historiques pour remercier les organisateurs de cette journée.

Rendez-vous fut pris, avant la clôture, pour le 40<sup>e</sup> Anniversaire du retour, réunion qui se tiendra les 27 et 28 avril 1985 à Bièvres.

J'ai promis d'être présent, mais en soulignant qu'avant nous attendions nos amis belges à notre 40<sup>e</sup> Assemblée en mars 1985.

Je terminerai ce compte rendu de ces belles journées de Nivelles en redisant au Président Ista et à Jane, à Adan, à Vanderavroot père et fils et à Pottiez toute notre affection et tous nos remerciements pour ces deux jours que nous avons passé en terre amie.

Vive la Belgique ! Vive l'Amicale Belge !

Roger LAVIER.  
Vice-Président.

## Première sortie

Petit stage dans la coquette ville de Weil-am-Rhein (R.F.A.) à quelques centaines de mètres du Rhin.

Traversée de la Suisse : Bâle-Genève par autoroute.

Je suis certainement passé à quelques kilomètres de notre ami fidèle GREVOZ René, Thonex - Genève, sans pouvoir lui rendre visite. Je suis bon conducteur (50 % de bonus) mais la grande ville me fait peur.

Pourtant nous aurions eu beaucoup de choses à nous raconter ; René faisait partie du mémorable et inoubliable Pèlerinage d'octobre 1982 à Selsingen-Sandbostel ; à cette occasion le « tandem » de captifs : Bonnot-Grevoz s'était reformé...

Une fois de retour, René m'a adressé un petit opuscule d'une très belle présentation intitulé : « Ma Captivité ».

Mon intention n'est pas de dévoiler la « vie secrète du matricule 49 638 XB ». Avec son autorisation je ne fais qu'un petit résumé...

Le 18 juin 1940 à Belfort, obligation de déposer les armes ; cruel passage au sinistre camp de Neuf-Brisach... que ce mois fut long ! Colmar, Strasbourg, embarquement sur le Rhin jusqu'à Wesel. Connaissance du sinistre camp de Sandbostel ; 600 K.G.F. quittent ce camp pour rejoindre la ville de Bremen. Triste et cruelle installation à bord du cargo — de sinistre mémoire — « Admiral Bromy ». Dur travail au port et au bout de six longs mois il retrouve son métier de boulanger ; au bout d'un certain temps connaissance du Lazaret et à nouveau le camp.

Nouvelle affectation, toujours comme boulanger dans un petit kommando à Esterbruge, à 30 kilomètres de Hambourg, dans la famille Hoops.

Début du tandem Bonnot-Grevoz. Tentative d'évasion le 14 mai 1944... après de nombreuses péripéties la tentative n'est malheureusement pas couronnée de succès.

Le sympathique Bonnot, Sous-Off, fait connaissance du sinistre kdo disciplinaire de La Tourbe ! René, après un retour au camp, retrouve son travail de boulanger.

Le 8 janvier 1945... cruelle décision.

«...Je décide d'employer les grands moyens. Etant nu-pieds dans des galoches, je profite d'un instant pour sortir de la braise rouge du foyer et par un geste maladroit mais volontaire, de laisser tomber le tout sur mes pieds, recouvrant ceux-ci... »

C'en est fait. Le temps d'enlever mes chaussures en hurlant, j'ai de graves brûlures, surtout au pied droit. A la vue des cloques provoquées par ces brûlures, le chef téléphone pour demander une ambulance qui vient rapidement me chercher pour m'emmener à l'hôpital... »

«...on ne peut imaginer dans quel état moral on se trouve pour en arriver là ». Incroyable.

La libération tant attendue est arrivée peu après.

«...Ainsi après 7 ans et 9 mois, dont deux au service militaire et 9 mois de guerre, je retrouve la liberté et ma famille... mais combien ne sont pas revenus ? »

Je conserve précieusement ton document ; j'ai tenu à dévoiler les grandes lignes « pleines de misère » afin de prouver aux jeunes que nous avons passé de bien tristes moments... les plus belles années de notre vie ont été sacrifiées, etc...

J'ai pensé à tout cela en traversant ton beau pays.

En famille, notre but a été de passer une bonne semaine en Savoie. A quelques kilomètres d'Albertville, mon épouse tenait à retrouver une bonne camarade de promotion de l'Ecole Normale de Mâcon.

Je n'ai pas participé à toutes les sorties en montagne... à 71 ans, il faut se ménager.

Le « Virus » P.G. me poursuit toujours. J'ai retrouvé trois camarades de misère. Le premier habitait la dernière maison du pays... cinq kilomètres de montagne à gravir ; la petite route était dégagée, mais que de neige ! Il a connu la vie de ferme en Bavière ; famille de onze enfants, il a retrouvé son « nid » grâce à la « Relève ».

Mon proche voisin le célibataire Gustave, immatriculé à Sagan a passé 5 années en ferme.

Le dernier a été le « Bon » : CURTET-PECHERAND Fernand habite à Cléry 73460 Frontenex ; il porte le numéro matricule 36947 du Stalag XB de Sandbostel. Les entretiens ont été longs.

Fait prisonnier en Seine-Maritime, il a rejoint la frontière hollandaise à pied, ensuite entassement dans un petit train à voies étroites, pour terminer dans des péniches destinées aux convois de charbon ; cruels moments... il a connu les « fesses à l'air »... marquées par la poussière ! Naturellement Bramervorde et l'habituel trajet à pied pour atteindre le Lager.

Puis kdo à quelques kilomètres de Hambourg, dans la culture n° 350 et ensuite 500.

Il retrouvera peut-être des camarades qui en lisant Le Lien pourront se mettre en contact avec lui ; il a chez lui une « liste » peut-être m'en fera-t-il parvenir une photocopie.

Actuellement il souffre des bronches et il a eu le grand malheur de perdre sa compagne le 1<sup>er</sup> janvier de cette année.

Il viendra sans doute rejoindre l'Amicale. Devant sa détresse je n'ai pas insisté...

Habitant à quelques centaines de mètres de la future maison de nos amis Savoyards, le contact sera maintenu.

Paul DUCLOUX.  
24593 - XB.

## On recherche

Notre ami Pierre COIN, Trésorier de l'Amicale VA - VC est en possession d'une lettre d'un ex-P.G. qui a appartenu aussi au VB et qui a effectué un gros effort pour renouer avec des camarades de captivité.

Il s'agit de M. Emile BURON, 67, rue de la Réveillère, 49000 à Angers. Ce camarade espérait retrouver des copains des kdos n° 7016 à Tubingen (Plumf und Kremler). Il a également été pensionnaire du kdo disciplinaire de Munsigen. Parmi les noms de camarades P.G. qu'il nous a communiqués aucun ne fait partie de l'Amicale VB - XA, B, C. Mais il se pourrait que des anciens P.G. de Tubingen aient connu Emile BURON. Après 40 ans faites travailler votre mémoire, anciens de Tubingen. Et si vous pouvez donner satisfaction à ce camarade, vous aurez fait un homme heureux. Ça en vaut la peine.

## Grand concours sportif du 40<sup>e</sup> Anniversaire

Voici le règlement :

- 1°) Ce concours portera sur dix questions.
- 2°) Ce jeu est ouvert à tous les amicalistes à l'exception des membres du bureau et de leurs familles.
- 3°) Vous devez répondre pour le 15 janvier 1985, dernier délai, en joignant les cinq vignettes parues dans les Lien de mai 1984 à octobre 1984.
- 4°) Un bulletin-réponse paraîtra dans Le Lien de novembre 1984.
- 5°) Une question subsidiaire départagera les ex æquo et paraîtra en novembre 1984.
- 6°) Le gagnant sera celui approchant le plus de la liste-type déposée par l'inventeur du concours dans les mains du Trésorier de l'Amicale.
- 7°) Les 10 questions paraîtront deux par deux dans les Lien de mai, juin, juillet, septembre et octobre 1984.
- 8°) A titre indicatif Le Lien tire mensuellement à 2 400 exemplaires.

### QUESTIONNAIRE N° 2

- N° 3 - A quelle date eut lieu en France la première Course Cycliste ?
- N° 4 - Depuis la création du Maillot Jaune, un seul coureur gagna le Tour de France mais ne porta jamais le maillot jaune ?

# PROPOS

Le 3 avril 1941, sous le titre « Les prisonniers de guerre », le Petit Journal écrivait :

« Leur rentrée massive sera l'événement capital de l'après-guerre dans la nation pacifiée. Car ils ne se borneront pas à revendiquer leur place. Ils demanderont peut-être des comptes, qu'il faudra leur rendre. Que leur pensée nous obsède ».

Belle phrase, sincère sans doute, dont il ne restera rien et dont il ne pouvait rien rester, tant elle préjugait de la suite des événements en cours...

Dans sa récente « Histoire de la captivité », ouvrage remarquable, le Professeur Yves Durand écrit que si les anciens P.G. se sentent encore et toujours mal compris, « c'est probablement, qu'en 1945, (ils) n'ont pas eu l'impression qu'étaient pleinement assumés par la conscience nationale leurs vrais problèmes ».

Plus récemment encore, en 1983, dans le cadre des grandes conférences du « Figaro », l'historien et journaliste Henri Amouroux, de l'Institut, a traité de façon magistrale de l'Histoire de la guerre de 1939-1945. Parlant de 1942, « le grand tournant de la guerre », il observait :

« Un-million-quatre-cent-mille français en Allemagne en avril 1942, ce sont un-million-quatre-cent-mille familles touchées. On parle des collaborateurs, des hommes de la Résistance, jamais des femmes, des familles de prisonniers. De leur angoisse. On occulte ce problème. Ce qui, à mon avis, est parfaitement choquant ».

Et l'historien d'ajouter à l'intention de son interviewer : « Il est important d'expliquer tout cela à des garçons et des filles de vingt ans ».

A ces opinions éloquentes, j'ajouterai un témoignage personnel : Sur un quai de la gare de Bordeaux, le 22 ou le 23 avril 1945, venant de Sarrebourg, un contingent de P.G., originaires du Sud-Ouest, fait étape pour la nuit. L'accueil des officiers et de la Croix-Rouge est excellent. Les rapatriés passent entre une haie de civils attentifs, anxieux ou, simplement, curieux. Du sein de la foule, soudain, une voix : « Mais qui sont ces soldats ? — Ce sont ceux de 40. — Ah, on les avait oubliés, ceux-là ! » Même isolée (?), cette voix me fit mal. Je me sentis soudain comme étranger dans mon pays...

Ainsi nous étions les oubliés d'une histoire vieille tout juste de cinq ans ! Nous étions le souvenir vivant d'une tragédie que l'inconscient collectif avait déjà refoulée, ou cherchait à refouler, au plus profond. L'histoire devenait sélective, malgré quelques concessions de forme inévitables. Le débat public des années à venir allait en faire la démonstration...

Devoir expliquer « tout cela » aujourd'hui, comme le demande Amouroux, c'est reconnaître la réalité de ce que l'on a coutume d'appeler « le non-dit » de cette époque de division nationale, la mesure objective de la captivité des soldats de 40 étant seulement l'un des éléments constitutifs de ce non-dit.

Moralement « repliés » sur leur communauté depuis leur retour, fermement attachés aux organisations qu'ils se sont librement données, soucieux autant que d'autres d'insertion sociale et de participation civique, les anciens P.G. restent confiants, ils savent que l'histoire ne s'accorde pas longtemps du lit de Procuste, des ambitions et des habiletés partisanses...

Comme en écho à ces considérations générales, il n'est pas trop tard pour parler de Vincennes et de l'Assemblée du 25 mars dernier. Les cheveux étaient plus blancs et les épaules peut-être plus voûtées, mais quelque chose d'impalpable, selon les justes paroles de notre ami le Docteur Salvagniac, était fortement présent — « la jeunesse du cœur qui est restée à cette génération qui a beaucoup donnée d'elle-même et qui mériterait qu'on en tienne davantage compte ».

Oui, plus que les déceptions et l'amertume que nous procurent les longueurs gouvernementales — qui ne sont pas seulement d'aujourd'hui, dans le règlement d'un contentieux toujours rappelé, souvent renvoyé — les sacrifices nécessaires au bien commun, les anciens combattants connaissent — oui, plus que cet aspect matériel et désagréable des choses, ce qui a prévalu le 25 mars à l'Orée du Bois avait nom amitié, solidarité, générosité. Persistance étonnante d'une communauté de sentiments sans nul doute liés au souvenir d'un destin partagé au plus près. « La captivité, ce n'est pas être sauvé de la mort, c'est le début de épreuves. Oh, c'est une lourde destinée, celui qui l'a connue le sait bien... »

(A. Soljenitsyne).

## NOTA

J'ai des excuses à présenter à mes amis ISTA et BECKERT que j'ai oublié, me semble-t-il, de saluer avant mon départ de la Chesnaie. J'espère les retrouver en aussi excellente forme l'année prochaine.

Je remercie par ailleurs tous ceux qui ont bien voulu me dire l'intérêt qu'ils prennent à ce qui est écrit dans Le Lien.

J'ai enfin été très heureux de connaître Jean AYMONIN dont c'était le premier contact avec l'Amicale. Je lui souhaite de venir en 1985 accompagné de quelques camarades de kommando, qu'il lui appartient de convaincre. J'ai bien reçu son manuscrit, sans avoir eu jusqu'ici le temps de le lire.

## CORRESPONDANCE

Le printemps était déjà venu, paré de tout son éclat, lorsque, dans une de ses correspondances dont il a le secret, l'ami P. DURAND, de Pont-à-Mousson, me faisait tenir aux fins de publication une brève note sur... le premier Noël de la captivité, cette inattendue Nativité d'exil, toute de tristesse, de faim, de froid, inoubliable et jamais oubliée en effet... Souffrez que je réserve pour plus tard le contenu de cette note et retenons seulement l'information corrélatrice qui l'accompagne :

«...Nous signalons aux lecteurs du Lien la parution d'un numéro spécial (le 20) des « Journaux de guerre » consacré à la « France des barbelés », qui peut être commandé à la Maison de la Presse de votre domicile. En encart, il comporte un exemplaire du « Trait d'Union » du 25 décembre 1940, et surtout une planche de dessins réalisés par un prisonnier de guerre en 1942, dans un stalag de Poméranie ».

Comme conseillé, j'ai suivi le mode d'emploi de l'ami Pierrot pour obtenir cette brochure. Dans l'espoir bien sûr d'y trouver mon « miel » et, qui sait, « de me faire les griffes »... En vain, jusqu'ici. Devant ma porte, seuls le soleil qui flamboie et la route qui poudroie ! Mais je ne désespère pas, le « papetier » m'ayant averti que six mois ou plus n'étaient pas de trop. Combien je regrette ma

Voici reproduite, à l'intention de camarades particulièrement concernés — et d'autres aussi —, parue dans un journal d'A.C.P.G. et reprise dans « Le fonctionnaire ancien combattant », n° 404, 1<sup>er</sup> trim. 1984, une lettre ouverte à Mme ROUDY, ministre des Droits de la Femme.

S'agissant du problème de fond ici soulevé, il faut savoir que peu de progrès, sinon aucun, a été fait pour lui trouver une solution. Il semblerait même que son aspect « moral » ne soit pas compris de la représentation nationale ! Au risque (?) de passer pour vieux jeu, rétrograde, ringard et autres qualificatifs plus new-looks, nous persisterons à faire de la publicité à la lettre très explicite de M<sup>e</sup> Julin CARNET — bis repetita placent :

## ...lettre ouverte à M<sup>me</sup> ROUDY ministre des Droits de la Femme

Madame le Ministre,

En 1939, vous aviez 10 ans, 15 ans en 1944, qu'avez-vous connu de la guerre ? Peu, aussi ai-je quelques craintes de ne pas être compris par vous, je m'explique cependant.

Les droits de la Femme : oui, mais ne croyez-vous pas que certains débordements méritent d'être fustigés. Je veux vous entretenir de pensions de réversions, loi du 17 juillet 1978. Au préalable, je vous transcris un article paru plusieurs fois :

« Un couple se marie en 1935 et a quatre enfants. En 1943, sur dénonciation à la Gestapo de sa femme devenue maîtresse d'un officier S.S., le mari est déporté dans un camp de concentration dont il a la chance de revenir. A son retour, la femme est condamnée à la prison pour dénonciation à l'ennemi en temps de guerre. Le mari obtient le divorce à son profit et la garde des quatre enfants en 1946 ».

« Il se remarie en 1953. Les quatre enfants sont élevés par la deuxième épouse du nouveau foyer. Et en cas de décès de l'intéressé, l'ancienne épouse, qui n'avait pas eu droit bien sûr à une pension alimentaire aura droit, en vertu des dispositions de la loi de 1978, à une pension de réversion à concurrence de ses onze ans de mariage ».

Sommes-nous fous ou quoi en acceptant pareille ignominie ?

Mais voici deux autres exemples de l'application aveugle de ce texte :

« Un jeune homme se marie en 1938 et a deux enfants. En 1940, il est fait prisonnier de guerre et va passer quatre ans en Allemagne. A son retour, il constate que sa femme a quitté le domicile conjugal en abandonnant les enfants à sa belle-mère.

Le mari ne se remarie pas et meurt quarante ans plus tard. L'épouse divorcée qui a abandonné le domicile conjugal et ses enfants aura droit à la totalité de la pension de réversion.

Est-ce équitable ? Je ne le crois pas ».

« Comme dans l'exemple précédent, mais entre cinquante-cinq et soixante ans, le mari se remarie. Sa

« papetière » parisienne... D'ici là, qui sait, l'inattendu peut survenir.

Les Vosges, l'Alsace, la Lorraine, notre muséopontain les aime bien :

« Nous devons savoir profiter du beau temps lorsqu'il se présente et cela en toutes saisons... c'est ainsi que la semaine dernière (en février), j'ai fait un « pèlerinage » à Sarrebourg, la ville qui nous a accueillis à notre retour de captivité (venant de Goppingen - Wurtemberg). C'est une ville typique de Lorraine, à deux pas de l'Alsace et des Vosges du Nord. J'aime m'y promener — les forêts sont à proximité. Les habitants qui usent encore beaucoup du patois lorrain, surtout ceux des campagnes environnantes, sont sympathiques et j'aime les côtoyer au salon de thé de la pâtisserie du coin, tout en lisant les « Dernières Nouvelles d'Alsace » en français ».

Tact et finesse, en quelques lignes tout est dit : l'amour du terroir et l'amour du pays. Le style c'est l'homme.

— ■ —

— Cours du Hérisson, le grand saut d'une cascade traversée de lumière, paysage de Franche-Comté, le pays de Louis Pergaud, l'immortel auteur de « La guerre des boutons » et de tant d'autres récits rustiques pleins de poésie et de couleur locale, tué au combat le 8 avril 1915, devant Marchéville (Meuse). « L'air pur de nos terroirs, disait Pergaud, avait tanné sa rude écorce »... Alors, Docteur GUINCHARD, bonne promenade en forêt comtoise, le royaume de Goupil le renard et de Margot la pie.

J. TERRAUBELLA - V.B.

nouvelle épouse s'occupe de lui pendant des années à l'occasion d'une grave maladie. Puis il meurt. Le premier et le second mariage ont duré l'un et l'autre six ans. Est-il équitable que dans une telle situation la pension de réversion soit partagée par moitié ?

En ma qualité d'avocat de l'A.C.P.G. de la F.N.C.R., j'ai reçu de multiples appels de camarades divorcés au retour de la guerre : tous crient au scandale et je crie avec eux : les lois de juillet 1978 et de juillet 1982 sont pour eux des abominations ; et encore tous ne savent pas ce qui attend leur épouse actuelle lors de leur décès.

Avant mai 1981, nous allions, peut-être, enfin être entendus, il nous faut « remettre la gomme ». La commission mixte parlementaire (cf. J.O. Assemblée nationale de 1982, p. 4047) abonde dans le sens de la modification des textes scélérats.

J'élargis même les débats. Les maris divorcés ne comprennent nullement que la première femme puisse prétendre à quoi que ce soit de la retraite de réversion, la réciproque n'existe pas : le mari divorcé ne prétend pas à la réversion de la retraite de sa première femme.

Il faut alerter les anciens combattants, les prisonniers de guerre, les A.F.N., tous les mobilisés divorcés, peu savent ce qui attend leurs veuves, ils croient, les camarades, laisser à leurs veuves 50 à 60 % de leur retraite, mauvais calcul.

Il faut que, pour au moins les mobiliser, une réforme soit faite immédiatement.

Mme ROUDY, ne serait-il pas à votre honneur de proposer ladite réforme ? Pourquoi vous ?

Parce qu'ainsi vous diriez à la face du monde : je défends les femmes tout en sachant... reconnaître leurs fautes et ainsi vous les défendez avec une ampleur pleine de dignité.

Vous trouverez tout le Monde combattant à vos côtés, j'inclus dans ce Monde glorieux nos épouses, nos associations comptent, malheureusement, de plus en plus de veuves.

Veillez agréer, Madame le Ministre, l'expression de mon profond respect.

Julin CARNET.

## JUILLET 1945

20.000 à 25.000 P.G. manifestent dans les rues de Paris.

Voici bientôt deux mois que la plupart des prisonniers sont rentrés. Ayant été libéré à Westertimke par la 2<sup>e</sup> armée anglaise, après avoir quitté Sandbostel le surlendemain de l'arrivée des déportés de Neungamme, je suis arrivé à Fontenay le 17 mai.

Depuis ce temps et même pour me présenter à mon employeur, je suis toujours en uniforme de l'armée anglaise « récupéré » à Westertimke. Je n'ai rien d'autre à me mettre, ayant été sinistré total à Evreux en 1940 ; mais, dans ce cas ou non, nous attendons tous le costume promis (ce n'est plus le costume « Pétaïn »).

Mon camarade Pinchaud vient me trouver un matin de juillet :

« Il faut tous aller à Paris cet après-midi, nous aurons nos costumes ». (C'est une consigne verbale, mais on ne sait d'où elle vient).

Nous voici partis ; pour la circonstance Ernest a remis son uniforme de zouave : ceinture rouge, chéchia. Il ne passe pas inaperçu, mais il y a eu tant de militaires de tous genres. L'avantage de cette période est, qu'à l'exemple des américains qui passent allègrement les portillons du métro, les transports publics sont gratuits pour les militaires.

Que de monde ! avenues, boulevards sont pleins de P.G. Quelle marée humaine ! Mais comme cette cohue va s'organiser comme par enchantement, de tout jeunes gens (je donne tout au plus 20 ans au nôtre), vont nous prendre en charge par cent, nous faire mettre par rang de 10 et par 10 rangs.

Munis de ce serre-file qui est vêtu d'effets américains flambants neufs et notamment de la petite casquette de tricot, nous démarrons rapidement.

Notre « Cicérone », nous fournit des slogans, l'essentiel étant : « Freynay démission » avec variante

# IL Y A 40 ANS

La vie d'un kommando d'agriculture dans la Haute-Souabe vue par son homme de confiance

(suite)

17 Mars 1944.

Bellière nous fait ses adieux. Il s'en va dans un hôpital militaire, à Weinten. Escorté par le bourrelier du village, il part dans un autocar. Nous lui souhaitons d'être rapatrié prochainement. L'autocar disparaît dans un tournant. Reverrons-nous notre camarade ?

Profitions des beaux jours, c'est-à-dire du repos que je m'octroie moi-même. Le gardien ne s'enquiert pas de la longueur de mon exemption de service. J'aurais mauvaise grâce à ne pas continuer.

Mais tout finit par se savoir. Toujours est-il que mon Bauer est accouru, cet après-midi, pour s'informer de mon état. Il s'étonne de ne pas me voir au travail.

Naturellement, j'exagère les troubles que je suis sensé éprouver et je lui ai déclaré, net, qu'il ne fallait pas compter sur moi, avant lundi. Mon père Anton, assez déconfit, n'a rien trouvé à objecter. Et le gardien n'a pas cru devoir se mêler de l'entretien.

Depuis début février, plusieurs membres du kdo, travaillent dans des forêts. Pleins d'ardeur, dans les premiers jours, les camarades ont bientôt adopté un rythme beaucoup plus modéré, si bien que le garde forestier se plaint, à présent, que les chantiers sont en retard. Aussi, pour en finir, le bourgmestre a ordonné que tous les prisonniers participeraient « aux réjouissances sylvestres ».

Tous les deux soirs, sous la férule de Garderon, les répétitions théâtrales se poursuivent, avec lenteur. A l'enthousiasme du début a succédé une lassitude pesante. Si les acteurs, Minel et Bonfils, en particulier, n'améliorent pas leur diction, la pièce court à un four certain. Garderon s'efforce de donner l'intonation qui convient, mais il tombe dans le défaut reproché « à ses élèves » : il chante ses répliques et adopte un ton très éloigné du naturel.

18 Mars.

Le gardien vient de m'aviser que le docteur estime que je peux reprendre le travail lundi.

A midi, je vais manger à la ferme. On m'accueille avec des sourires, ce qui ne m'empêche pas de me plaindre comme un agonisant. Puis je retourne, immédiatement au Lager.

A 3 heures, Delis, sortant de l'hôpital, vient me tenir compagnie.

Il me donne des détails sur le départ de Bellière, à l'hôpital. Harnaché comme un mulet, il est allé faire des adieux touchants aux sœurs, réunies dans la chapelle, pour la prière.

Delis affirme que les sœurs avaient des larmes aux yeux et qu'elles lui ont serré les mains, à plusieurs reprises. Puis pour manifester leur émotion, elles l'ont chargé de vivres de route et couvert de bénédictions.

Pour sa part, Delis est fort mécontent de sortir un samedi. Il prévoit des distractions dominicales, qui ne lui mettent pas le cœur en joie. La servante russe est à l'hôpital, la patronne est malade et le Bauer est blessé aux mains.

Il y a donc de grandes probabilités que Delis sera obligé de traire toutes les vaches. Cette perspective est très loin de le rendre guilleret...

Décidément, nous sommes sur le passage des avions anglais, qui viennent « visiter » le sud de l'Allemagne.

Tout le village a pu suivre des yeux, cet après-midi, une multitude de bombardiers, qui se dirigeaient, à hauteur respectable, vers une destination inconnue.

Ce spectacle gratuit est la source de commentaires interminables, d'autant plus que nous entendons, vers 11 heures du soir, les échos d'un autre bombardement lointain.

19 Mars.

La proximité de l'hôpital, important et seul dans la région, nous permet beaucoup de chose et surtout des occasions de sortir.

Je vais voir, le soir, Schulz et un camarade de Fisbach, qui est tombé d'un escalier.

Lerocher est déjà à l'hôpital. Il va tondre les pensionnaires de l'hospice, le samedi. Les sœurs se répandent en louanges sur un fidèle si parfait. Quand on leur parle de « Marcel », elles lèvent les yeux au ciel et poussent des soupirs d'attendrissement ! Pensez donc ! Un homme si dévoué qui va jusqu'à glisser, opportunément, des pfennigs dans le tronc des pauvres !...

Mais, en réalité, il fait tout cela pour des raisons personnelles, voire sentimentales...

Le gardien ne fait pas de difficultés pour délivrer des laissez-passer, le dimanche. Lerocher, Casimir, Bonfils vont se promener dans les environs, jusqu'au soir.

20 Mars.

Voici l'hiver qui revient. Des giboulées de neige tombent brusquement. Le Bauer ne sort pas de la maison. La journée est calme. Puis comme le temps est exécrable je me réfugie dans l'écurie pour faire des balais.

21 Mars.

Pour ses débuts officiels, le printemps ne nous gâte pas. On a plutôt l'impression d'entrer en hiver. Des nuées noires poussées par un vent glacé, déversent de la neige et de la grêle qui cinglent la figure, de la façon la plus désagréable.

Malgré toutes ces intempéries, nous charrions du fumier, toute la journée. La neige fond sous l'effet du vent, « ce qui est idéal pour les bains de pieds »...

22 Mars.

Il fait toujours froid et on continue à charrier du fumier.

Il y a eu aujourd'hui un enterrement au village. Il s'agit d'un homme qui a été tué, pendant un bombardement.

Ce soir, un pensionnaire de l'hospice, très connu, « le Blasius » a rendu son dernier soupir. Lerocher l'avait encore rasé dimanche dernier.

23 Mars.

Nuages gris. On frissonne.

Le jeune cultivateur qui conduit le tracteur de la commune, nous livre des engrais, que nous mettons à l'abri.

Derenne se désespère pour son ratelier. D'après des tracts, lancés par des avions, les anglais auraient promis de venir bombarder Bérach, prochainement.

« C'est bien ma veine, dit Derenne, j'ai mon ratelier, en réparation, à Bérach. Ils sont capables de détruire la maison du dentiste ! »

Notre gardien est rentré de permission. Il n'a pas perdu ses mauvaises habitudes. Il s'attarde à la Poste ou ailleurs et revient à une heure très tardive au Lager. Avec lui, il est presque impossible d'aller à la réserve des colis.

24 Mars.

Il fait de plus en plus froid. On ne sortira pas de l'hiver.

Aujourd'hui, tous les habitants de la commune ont défilé chez Weiland, pour y subir un examen radiographique. Lerocher, qui est aux premières loges, a entrevu, nous dit-il, d'assez jolies choses.

Ce matin, j'ai reçu la visite d'un Gefreiter du stalag, en tournée dans la région. S'exprimant correctement en français, il m'a questionné sur la matinée théâtrale que nous allons organiser. C'est lui qui règle ces questions entre le camp et la compagnie. L'entretien s'est prolongé, ensuite, sur un ton amical. En partant il m'a serré la main et souhaité bonne chance.

Par des combats acharnés, les Russes poursuivent leur avance en Pologne.

La situation ne varie guère en Italie. Les communiqués citent toujours les noms de Nettuno, Anzio et Cassino. Cette dernière ville serait, paraît-il, littéralement pulvérisée.

25 Mars.

Le soleil se montre discret, ce matin et par conséquent, la température reste très basse.

Avec mon baour, on pèse les cochons. Le vieux ne leur ménage pas ses injures : les « lumpésèque », « drékédé » et « dumésire » pleuvent comme des feuilles mortes, en automne.

Cela n'émotionne, d'ailleurs nullement les représentants de la race porcine, qui s'obstinent à ne pas rentrer dans la cage.

Les Américains nous envoient du café qui est diablement excitant. Chaque fois, (en principe le mercredi et le samedi) que le « Grand père », Delâtre, nous en prépare une gamelle, il est impossible de s'endormir.

Arnold devient exubérant et nous chante des airs d'opéra, après avoir répété cinq ou six fois « Bel Ami », la chanson qu'il doit interpréter à la prochaine matinée théâtrale.

Lerocher se lance, ensuite, dans ses souvenirs de voyages en Indo-Chine, sans nous faire grâce des mésaventures survenues à chaque escale. A minuit, il parle encore des différents bateaux qu'il a connus, des flamboyants de Saïgon, des charognards de Colombo, des vagues de fond de Pondichéry et surtout des femmes de sous-officiers et d'officiers qui allaient rejoindre leurs maris et qui, isolées, se laissaient conter fleurette, après la Mer Rouge.

Puis, après un intermède sur les serpents-minute, il se met à fredonner : « Au rendez-vous d'amour où vous irez demain », mais des interjections partent de tous côtés, pour mettre un terme à ses vocalises nocturnes.

26 Mars.

Et voici qu'il neige à nouveau. Ah ! les beaux dimanches de printemps !

Haguemann, dit « Badoglio », accompagné de Houjet, changent de domicile. Ils vont s'installer, chez le patron de Houjet, près du moulin.

Leur ennemi intime, Marius, en profite pour les railler. « Eau courante à tous les étages » ironise-t-il, en en faisant allusion à la rivière qui coule sous leur chambre.

Ils se regardent en chien et chat, et il faudrait peu de chose pour que leur animosité ne s'exteriorise par un pugilat, sans merci.

Ce soir, il y a une répétition de la 1<sup>re</sup> partie du prochain spectacle.

27 Mars.

Les chemins sont couverts de boue. Aujourd'hui, nous travaillons pour notre compte. Nous scions du bois enfoui sous une montagne de neige. Et on le fend en même temps. Dans la soirée, nous faisons deux voyages, avec des grands chariots, pour transporter le bois, sous le hangar de notre Lager.

Suite page 4.

« Freynay au poteau » et aussi : « Nos costumes », « Notre pécule ».

La chorale est conduite avec vigueur, notre guide rythmant les cris et nous faisant insister devant les points cruciaux, les ministères, notamment celui des rapatriés.

Après avoir bien défilé et conspué Henri Freynay (mais combien savent de qui il s'agissait, et pourquoi), nous revenons à notre point de départ, devant les grands magasins, notre groupe échouant devant « La Belle Jardinière ». Nos jeunes encadreurs ont disparu, laissant la responsabilité de la suite à un authentique P.G., pris parmi nous. On nous explique alors que le magasin n'a pas de costume mais, qu'en accord avec la direction, nous allons monter par 10 au rayon où un tailleur va nous prendre les mesures. Nous devons revenir pour l'essayage dans huit jours.

Effectivement, un employé nous mesure rapidement et sur ces belles promesses la manifestation se disperse.

Inutile de dire que, huit jours après, de la centaine il n'y eut plus que quelques « jobards » à se trouver au rendez-vous de l'essayage, mais, au magasin, personne n'est au courant, n'a jamais entendu parler de cela ni rien vu ; la disposition des rayons et même les employés paraissent avoir été changés.

EPILOGUE :

A la fin du mois, je touche un costume à la mairie (un peu juste de tous les côtés, mais bleu-marine), ce sera mon costume de mariage, un an après. Mais belle manifestation spontanée !

Nous apprendrons, par la suite, que nous avions à notre tête FRANÇOIS MITTERRAND.

Pierre DAROT.

X B - X C - kdo 1157.



Quelques nouvelles brèves :

● Afin de m'assurer que les « rescapés » de notre kommando avaient bien tous réglé leur cotisation 1984 à l'Amicale, j'avais à l'issue de notre Assemblée générale de fin mars à Paris, remis la liste des copains à notre ami PERRON du Bureau, à charge par lui de faire le pointage demandé. Avec son habituel dévouement à la cause P.G. de l'Amicale — qu'il en soit vivement remercié — je viens aujourd'hui de recevoir (18-4-84) mon questionnaire où je puis constater que TOUS mes camarades ont acquitté leur cotisation. Un grand merci à tous.

● Relevé dans Le Lien d'avril à la rubrique « Courrier de l'Amicale » ouverte à tous, il est bon de le rappeler, les vœux pour 1984 que vous adressent nos amis : DROUOT Maurice, JOUILLEROT Gaston, VOLLEQUIN Jean, ROBERT Bernard.

● Reçu un coup de fil de KAUFFMANN André, toujours la bonne forme et qui cherche de quoi loger, car il doit évacuer les lieux qu'il occupe... Pas drôle à 70 berges !

● Un petit mot de Yolande DROUOT (notre ami Maurice préférant tenir le manche de la bêche plutôt que le Bic) nous informe que devant se rendre chez leur fille à Niort, vers fin mai, ils feront une pause-café, rue des Joncs, soit à l'aller, soit au retour. Avec joie mes amis.

● Et puis pour terminer, une mauvaise nouvelle, hélas. A la suite de l'envoi de ma circulaire du 20 avril, Mme PLUMAIL Simone, m'informe que son mari Jean est décédé depuis le 9-1-68, mais qu'elle désire continuer l'adhésion de son mari à l'Amicale ; je l'en remercie. Je me dois de lui transmettre en notre nom à tous nos regrets les plus sincères et lui exprimer toute notre sympathie en mémoire de notre camarade.

Maurice MARTIN.

Mle 369 - Stalag IB - X B.

## Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

## Il y a 40 ans (suite)

Profitant des chariots, nous chargeons des ordures qui sont accumulées, derrière la maison, où nous sommes. Et nous partons vider ces ordures (un chiffonnier en ferait fortune), dans un talus, sis dans une propriété du « Gros de la Poste ». Accident classique : la voiture se retourne, les roues en l'air.

Le Gros accourt, gonfle ses joues et souffle, comme Eole, le dieu des vents.

Nous rechargeons et par un long détour, à travers les prés, parvenons à gagner l'endroit, qui tient lieu de dépôt. Il est 6 heures quand nous rentrons.

Mon baour n'a pas l'air très satisfait, mais il n'ose souffler mot.

### 28 Mars.

Enfin, une belle journée ensoleillée. Très près de la maison de mon patron il y en a une autre, qui est habitée par une jeune fille, qui est jardinière. Elle possède un grand jardin et c'est elle qui fait ses plantations. Elle vend, des légumes, à la belle saison. Ce matin nous lui conduisons, avec mon père Anton, trois voitures de fumier.

C'est une fille d'une beauté extraordinaire. Mais elle n'est pas d'un abord facile. On dit, d'ailleurs, dans le village qu'elle va se marier bientôt.

Après le « mittag essen », on remise les traîneaux et on prépare la tonne pour charrier du purin.

Le baour a été inspecter les prés et il juge que c'est encore trop mouillé. Il faut attendre trois ou quatre jours avant d'employer la tonne à purin.

Depuis dimanche, on voit des hommes, portant un brassard, qui font les cent pas, à travers le village.

Cette surveillance est motivée par l'évasion de nombreux officiers Anglais.

### 29 Mars.

Antoine (Schulz) se dispute toujours avec le père Weiland, son patron « bien aimé », à propos de la nourriture. Antoine est résolu à aller parler au bourgmestre. Et effectivement, il y est allé. Il a exposé son cas, en insistant sur l'alimentation, trop défectueuse. Le bourgmestre l'a écouté avec bienveillance, car depuis un certain temps, ses rapports avec Weiland se sont beaucoup relâchés. Antoine a reçu le conseil de rédiger une lettre en français, qui visée par le Bauerführer et le Bourgmestre, sera transmise à l'Arbeitsamt.

### 29 Mars.

Les prés sont couverts d'eau, alors que les baours se rongent les sangs de ne pouvoir gratter le fumier qui a été transporté l'hiver, dans les prairies, en guise d'engrais. Ils commencent à trépigner d'impatience. Ça va « déferler » d'ici peu, comme dirait Bellière.

D'après Arnold, la commune va obtenir, incessamment, une dizaine de prisonniers italiens, pour compléter la main-d'œuvre agricole.

### 30 Mars.

Ce n'est pas encore le vrai printemps. L'atmosphère conserve toute sa fraîcheur.

Une très sale corvée aujourd'hui, on sème des engrais (mélange de potasse et de scories) toute la journée.

Nous avons quelques difficultés pour notre théâtre. Le programme doit être remanié et la distribution des rôles est un peu changée.

« Le Calomel » figurera à l'affiche. Delis et Marius devraient être mes partenaires féminins. Mais Marius, épouvanté par la longueur de ses répliques vient de se dérober. Nous devons nous rabattre sur Le Prévot qui joue déjà dans « A louer meublé ». Garderon, fâché de ne plus être seul maître de l'organisation, a pris une mine renfrognée.

### 31 Mars.

Vraiment, le mois de mars veut nous laisser un mauvais souvenir. Il neige, comme il n'a jamais neigé de tout l'hiver. Tout est blanc, à perte de vue. Va-t-on ressortir les traîneaux ?

On fend des souches, pleines de nœuds et qui résistent longtemps aux coups de hache.

Les Russes semblent vouloir obtenir une décision rapide. Ils ont déclenché des puissantes offensives, dans le secteur sud et progressent à vive allure, en Roumanie.

Obligés de céder du terrain, les Allemands commencent d'employer de grandes phrases, qui ne présagent rien de bon. En voici des échantillons : « le front se raccourcit et sera plus aisé à défendre ». « Les Russes s'éloignent de leurs bases et leur ravitaillement devient plus difficile ». « En occupant de vastes étendues, les Russes s'affaiblissent, car ils dispersent leurs forces ».

Cette stratégie de « Café du Commerce » trouve des oreilles complaisantes, mais...

### 1<sup>er</sup> Avril.

Le ciel a pris un aspect un peu plus riant. On fend toujours des souches, sans trop se presser.

Lerocher raconte à tout venant qu'il a sauvé un attelage, qui était en péril. Le cheval attaché à une voiture à 4 roues, menaçait de renverser le véhicule en tendant la corde, quand Lerocher trancha la guide au moment opportun.

Bonfils a vu un autre accident ce matin. Le chauffeur de la laiterie, un transformé, a accroché, avec son camion, le cheval d'un marchand de vaches. Mais il a été reconnu que c'est le cheval qui a pris peur.

(A Suivre)

Maurice ROSE.

## PASSAGE

Passage... spirituel de l'âme altérée à l'âme comblée, dernière étape de la longue recherche et de la longue attente d'un homme de foi en captivité.

« Ne soyez pas inquiets, ne soyez pas effrayés, je ne vous laisserai pas seuls ; je reviendrai vers vous » (Jean, 14).

J. T.

Les deux hommes marchaient de compagnie.

Le chemin n'était pas trop long entre le kdo de travail et la gare de B...

Un chemin banal en lisière de la petite ville.

Toutes en bordure, façades alignées, les maisons avaient cet air digne, confortable du style nordique, pignons genre XV<sup>e</sup> siècle, doubles fenêtres, petits carreaux.

Dans les jardinets soignés, tirés à quatre épingle, les choux-verts hauts sur pattes attendaient, au garde-à-vous, la cueillette d'une main féminine : celle de la ménagère allemande.

Aller jusqu'à la gare ! C'était presque une évasion. Mais le désir, justement, avait été plus fort que la consigne.

Deux hommes marchaient de compagnie...

La veille au soir, l'un d'eux, minable, était entré dans le « lager » poussé sans ménagement par le rouquin, notre factionnaire.

Un évadé ? Repris ?

Non, tout simplement un prisonnier de passage, pour une nuit.

Dans l'indifférence générale, un peu éberlué par le tohu-bohu de la soupe du soir, il était venu à moi, pour repérer son grabat.

Et là, dans un coin, assis côte à côte, il avait dit : JE SUIS PRETRE. Evidemment, c'était rare.

Ainsi, après des mois, privés de tout contact avec un homme de Dieu, nous avions parmi nous, Celui qui prie, Celui qui offre, Celui qui sonde les âmes.

Mais celui-ci n'avait que peu à dire.

Petit curé d'une campagne française, très humble, très pauvre, pas débrouillard, il n'avait tiré aucun « avantage » de la situation.

Il eut pu, comme beaucoup, décliner son identité sacerdotale, vivre avec quelques autres dans un stalag ; lui, non, il travaillait, comme un quelconque. Je comprenais qu'il avait été infirmier dans la troupe, qu'il avait simplement suivi le mouvement, qu'il avait été « piqué » comme tout le monde.

C'était tout.

Il ne se plaignait pas, pourquoi se plaindre ?

Mêlé à la vie des captifs, entouré de quelques copains fidèles, il avait pris des habitudes clandestines, célébrant sa messe irrégulièrement quand la poste lui assurait une provision d'azymes ou encore, si le petit commerce des gourmands pouvait le lui procurer, un peu de vin du Rhin.

Cependant, il élevait une douce remontrance : Pourquoi tant d'indifférence ?

Pourquoi ce peuple chrétien, ces Français, restaient-ils dans leur malheur si éloignés du réconfort que la religion pouvait leur procurer ?

Bon Dieu ! l'épreuve n'enseignait donc rien ?

Et lui, qui n'avait pas de science, qui n'avait pas de capacité, qui n'enseignait rien, lui pourtant pouvait donner Dieu !

J'écoutais sans rien dire.

Je songeais au passé, à l'enfance, à la grande Basilique rutilante.

Je me revoyais dans la théorie des enfants chanteurs.

Je revoyais ma mère, je revoyais ses larmes au jour de ma première communion.

Et voici que se tenait à ma portée l'homme des sacrements.

Mais à quoi bon ? Pourquoi ?

Après tant de mois de silence spirituel, il me semblait soudain impossible de livrer un peu de mon intime.

A quoi bon !



C'EST A NIVELLES QUE L'ON S'EST RETROUVES  
ROUTE DU ROMAN PAIS DE BRABANT

Terre de vieille civilisation, le « Roman País de Brabant » possède le privilège de l'éternelle jeunesse.

Sans ses cours d'eau, autrefois la Braine... ou la Braque, d'où viendrait le mot « Brabant » qui signifierait la région de la Braque, le relief serait tout différent de ce qu'il est. Entre la plaine dite de « Waterloo » et celle qui se développe en direction d'Enghien, le relief s'accroît, les pentes s'inclinent, et les bois forment une chaîne.

Le Roman País de Brabant présente un aspect dépourvu de monotonie. Cette terre de flexible dou-

Expliquer la vie sordide, le chagrin de l'éloignement.

Le déchirement des mauvaises nouvelles.

Expliquer, confesser quoi ?

Qu'on avait attendu des mois un fol espoir, et pour apprendre enfin que la mort avait fauché comme ça, bêtement, d'une balle perdue, l'amour fraternel !

Raconter la vie de tous les soirs, le cafard des copains, les mauvaises lettres, les efforts qu'on faisait quand même, pour faire briller un peu d'espoir.

Expliquer, excuser l'égoïsme, les combines, les passades brutales.

A quoi bon !

Côte à côte, silencieux, lui écoutait les mots qu'on ne prononçait pas, tête inclinée, il priait.

Et l'aube était venue, j'allais le réveiller...

Habillez-vous vite, je vous accompagnerai jusqu'à la gare, j'y travaille, ce wachtmann me connaît, avec un peu de chance, il nous laissera ensemble jusqu'à l'arrivée du train.

Nous allons... et plus approchait le moment de voir s'éloigner ce « pauvre », plus le violent plaisir de Dieu me poignait l'âme !

Allons, c'était loupé, fichu ! Il faudrait retourner au boulot, à l'absence. Honte ! Chagrin !

Nous étions dans la gare.

La foule des travailleurs : beaucoup de femmes, de filles.

Les employés d'usines, les fonctionnaires du port de Hambourg, des soldats en permission.

La foule des banlieusards qu'un peu de curiosité éveille quand même : tiens ! deux K. G.... qu'est-ce qu'ils fabriquent ?

Le petit prêtre murmure :

« Mon fils, je vous donnerai l'absolution, signez-vous ». Il dit encore « Le moment approche de nous quitter. Adieu, allez en paix ».

Ah ! j'ai comme un désespoir :

« Père, il m'eût fallu communier ! »

Et lui : « Il ne tient qu'à vous, j'ai notre Seigneur sur moi ».

Les deux hommes sont face à face.

Là, au milieu de la foule, dans les doigts de l'un d'eux brille une parcelle immaculée.

L'autre a joint les mains, et mange le Dieu de sa faim ;

Le Dieu de son besoin.

Pâques 1942.  
René QUINTON.

### OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du « LIEN » et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique  
(Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

**Prix franco : 70 F**  
100 cartes en plus pour : 35 F.

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchantes.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN  
79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

ceur fait penser à cette « Ile-de-France », la Couronne de Paris.

Nivelles entretient l'orgueil de ses fastes. Grande mutilée de la guerre 39-40, incendiée en mai 1940, la charmante capitale du Roman País s'est refaite une beauté.

Sa magnifique collégiale Ste-Gertrude (XI<sup>e</sup> siècle), restaurée par des mains habiles et respectueuses du passé, laisse au voyageur admiratif, devant tant de pureté, un souvenir inoubliable de ce chef-d'œuvre du style Roman.

— ■ —

Il est 9 heures. Les cloches sonnent sous l'œil de « Jean... de Nivelles » tout ruisant d'or, sous ce beau soleil d'avril... inhabituel.

Nous entrons, recueillis, dans ce mausolée de pierre.

L'abbé JAVELET, convalescent, célèbre la messe à la mémoire de tous nos camarades et amis défunts. Son homélie est pleine d'émotion et bien des larmes montent aux yeux des fidèles, à l'évocation des longues heures de captivité, même après 40 années car le souvenir du passé reste toujours présent.

Brabançonne et Marseillaise devaient terminer cette belle cérémonie.

# SIGMARINGEN - ENGELWIES

Chers camarades, ce n'est pas la peine d'être en retraite et de ne plus trouver le moment de faire la rubrique annuelle, pour Noël, dont je trouvais le temps durant ma pleine activité. Mais aujourd'hui, avec quatre mois de retard, étant malade et ne pouvant espérer me déplacer avant plusieurs mois, je vais m'entretenir avec vous par Le Lien.

Au cours de l'année écoulée, ce fut le décès de notre regretté Homme de Confiance, Jean KAUFFMANN, de Denis BREVET, le camarade de Jean LE QUELEC, de Mme JOLY dont les Congressistes d'Anjou se souviendront et, tout récemment, le décès de notre très grand ami et voisin Henri STORCK. Maurice ROSE lui a rendu un grand hommage à la mesure de l'homme qu'il était, exceptionnel de dévouement et d'acharnement à obtenir les droits de ses amis A.C. L'avis d'obsèques n'ayant paru que le jour même dans le journal, étant absent ce jour-là ce n'est qu'en fin d'après-midi que j'ai appris, ainsi que Jean ALI qui aurait pu me prévenir. Nous n'avons pu assister Mme STORCK ce jour-là. M. et Mme Jean ALI sont allés, les jours suivants, avec Mme STORCK, sur la tombe, puis de nouveau récemment. Je ne pourrai m'y rendre que lorsque j'aurai la permission de marcher sans mes cannes.

En juillet, avec Jean ALI, nous sommes allés fleurir les tombes de nos regrettés amis Alfred ROSSIGNOL et Victor DOREAU, d'Argentré du Plessis. Puis avec le même ménage nous sommes allés, début octobre, huit jours en Allemagne, chez ma fille à Tecklenburg et en

revenant nous avons vendangé, pendant deux jours, du raisin de Moselle à Tornich près de Trèves.

A l'automne, nous avons eu la visite de Lucien LAIGNEL, du Havre, accompagné de son épouse, tous les deux très heureux d'être enfin grands-parents.

Nous avons reçu toute une journée à Varennes, Raymond et Alice WELTE, de La Bresse et le ménage Maurice LAMY (du kdo de Kraukenswies). Jean et Simone ALI ont rendu visite à André PORTAL, de Saint-Amé, un ancien de chez Steide.

André GUENIOT, qui ne veut pas abandonner son tabac, ne pouvait plus se défaire d'une bronchite cet hiver. Nous l'attendons avec son épouse pour une quinzaine de jours en Anjou. Notre camarade Marcel AUBERT, de Beauvais et son épouse sont en excellente santé; il a tellement conduit, étant ancien routier, qu'il prend l'avion pour aller rendre visite à ses enfants dans le midi.

Je termine ce compte rendu habituel et je vous donne rendez-vous, pour cette tradition bien respectable que celle d'offrir ses vœux pour la nouvelle année.

M. LECOMPTE.  
49870 Varennes.

N.D.L.R. : A l'ami LECOMPTE je signale que mon adresse exacte est 60, Boulevard de Montmorency et non 66. Je me rappelle à ton bon souvenir ainsi qu'à tous les amis du coin (H. P.)

A la sortie de l'office nous nous dirigeons vers le Monument aux Morts. Le Président d'honneur ROLLAND, l'actif Président ISTA, le Vice-Président LAVIER des Amicales Françaises VB - XA, B, C, représentant le Président LANGEVIN excusé, et autres personnalités, déposent la gerbe aux couleurs franco-belges, tandis que s'élève la Sonnerie aux Morts et qu'une minute de silence est observée.

Un vin d'honneur devait nous réunir à l'Hôtel de Ville, où les toasts étaient échangés avant d'aller rejoindre la belle salle du Collège de l'Enfant Jésus, retenue pour les délibérations de l'Assemblée Générale.

Le Banquet est servi à 13 h 30.

Malgré sa grande fatigue, c'est l'ancien d'Ulm, belge, WANDERAVROOT, de Nivelles, qui est l'organisateur de ces journées, entouré de son épouse si dévouée et de leur fils attentif qui surveille la bonne marche de ce repas, très réussi et agréablement servi. Nous ne devons pas oublier Emile LEGRAIN qui a beaucoup contribué à la pleine réussite de cette journée. Qu'ils en soient tous remerciés.

Ulm fait recette : 33 convives. Sa table réunie autour du Vice-Président René SCHROEDER et son épouse comprend bien des camarades amis belges et français.

Du côté belge : Vanderavroot, Legrain, Belmans, Storder, Defoins, Arnout, Wautet, Schneider, Vassart et bien des épouses. Les enfants du regretté Jules Marchand : Jean-Marie, sa sœur Françoise et son mari Claude.

Du côté français : Schroeder, Hinz, Sénéchal, Antoine, Balasse, Fauchoux et leurs épouses, Mmes Leroy, Yvonet, Crouta, Miquel.

Nos amis Leclère, champenois, en souvenir de leur père regretté, avaient pris place parmi nous, fidèles aux Anciens d'Ulm.

Il est 18 heures. Chacun de se séparer, le cœur pris, le cœur gros... L'âge est là... mais confiants d'être aussi nombreux.

A l'an prochain à Bièvres = AVRIL 1985.

Belgique que nous aimons, terre martyre, toujours si accueillante, si chaleureuse et dont le cœur bat à l'unisson avec le nôtre et à vous chers amis belges, nous vous disons MERCI, pour les inoubliables journées de Nivelles, des 28 et 29 avril 1984.

Selon l'usage, les Anciens d'Ulm s'étaient retrouvés à Tamines, la veille, accueillis par Emile LEGRAIN, ses enfants et ceux de Jules Marchand, pour la soirée.

Vers 18 heures tous sont venus s'incliner sur les tombes de Louise Legrain et Jules Marchand et les fleurir en souvenir de cette amie si bonne, de ce camarade si dévoué et tous deux si regrettés, dont le vide dans nos rangs ne sera jamais comblé. Qu'ils dorment en paix.

Lucien VIALARD.  
Ancien d'Ulm - V B.

## MOTS CROISÉS

N° 398

par Robert VERBA.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									
9									

HORIZONTALEMENT :

1. - Recommande vivement. — 2. - Redonne de la vigueur à un être fatigué. — 3. - Verbalement. — 4. - Dix anglais. — 5. - Sur le calendrier. — 6. - En ajoutant « in » à l'avant, elle est sans inquiétude. — 7. - Sélectionna. — Trois fois. — 8. - Epoustouffé. — 9. - Remettai en bon état.

VERTICALEMENT :

1. - Rouspéter. — 2. - Peu fréquent. — Un mur sans ouverture. — 3. - Tombées dans les pommes. — 4. - Poil. — Faire le grand nécessaire de la souplesse. — 5. - Le « moi » en montant. — Paresseux. — Le donner donne le ton. — 6. - Patronymes. — Ubu sans cœur. — 7. - Fin de messe. — Entre l'aïlier et l'avant centre. — 8. - Le sixième donne de l'intuition. — Interjection marseillaise. — 9. - Expertiserai.

Solution de cette grille dans ce journal.

### Le coin du sourire

## Mécontentement

Il m'est difficile de comprendre que la plupart des français soient de mauvaise humeur. Ils ont toujours à se plaindre de quelque chose. Prenons quelques exemples.

— L'ESSENCE : Il paraît que son prix augmente sans arrêt ? c'est ridicule ! ils n'ont qu'à faire comme moi. Depuis bien longtemps, chaque fois que je m'arrête devant un poste, j'en prends toujours pour cinquante francs !

— LES COMMUNICATIONS TELEPHONIQUES : Et bien moi, la hausse ne me touche pas. J'ai de gentils voisins qui se font un plaisir de venir me chercher lorsqu'on m'appelle, et si par hasard j'ai besoin de passer un coup de fil, ils ne m'ont jamais refusé de le faire depuis chez eux. En plus ils n'ont jamais voulu que je les rembourse « Pour une somme si minime... »

— L'AUGMENTATION DES TIMBRES-POSTE : Faites comme moi, n'écrivez qu'à la Sécurité Sociale pour vous faire rembourser les médicaments. C'est gratuit !

— L'AUGMENTATION DES PARCOURS A LA S.N.C.F. : Vous avez une voiture, alors pourquoi ne pas vous en servir ? Et si vous n'en avez pas, expliquez-moi pourquoi certains font de l'auto-stop et pas vous ?

— LA HAUSSE DES DENREES ALIMENTAIRES : Alors là, laissez-moi rire... Avez-vous déjà acheté un hebdomadaire quelconque ? Qu'y lisez-vous ? Toutes sortes de publicités pour maigrir et pour avoir la ligne. Alors, reconnaissez-le, c'est pour votre bien que les aliments augmentent !...

— LA HAUSSE DES PRIX DES VETEMENTS : Ne trouvez-vous pas que c'est normal ? Que voyez-vous lorsque vous vous promenez dans les rues ? la mode exige que les femmes montrent de plus en plus leur nudité. C'est donc économique ! S'il fait trop froid, elles empruntent un jean à leur frère ou à un copain ! Quant aux hommes : plus de cravate, plus de chapeau, plus de costume... un jean et un blouson. Comment voulez-vous que les vendeurs de vêtements s'en sortent ?

— QUANT AUX IMPOTS, alors là, parlons-en ! Si comme on le constate, le franc se dévalue chaque jour... alors, à la fin de l'année, l'argent que l'on donne au percepteur a de moins en moins de valeur... et ce fait on Paye de moins en moins d'impôts !

Je crois vraiment que les français ne savent pas ce qu'ils veulent. Ils rouspètent pour tout, et pas seulement pour les hausses des prix car dernièrement les statistiques annonçaient enfin UNE BAISSSE du pouvoir d'achat et bien, ils trouvent encore le moyen de râler.

Faudrait savoir, quand même ! Comme diraient nos amis belges.

Robert VERBA.

## Questionnaire

Que ceux qui trouveront ce questionnaire « débile » ne m'en gardent pas rancune. Avec l'âge on dit que l'on retombe en enfance, ce qui est probablement mon cas. Aussi je vous demande d'être indulgents.

— 1. - Ils étaient nombreux à avoir retrouvé la liberté Presqu'autant à s'être séparés de leurs copains de captivité. Sans nouvelles d'eux après de nombreuses années, ils prièrent le ciel de pouvoir à nouveau se rencontrer. Alors, qu'advint-il ?

Alors LANGEVIN (l'ange vint) et recréa le Lien.

— 2. - Qu'est-ce qui existait hier et existera demain ?

Aujourd'hui.

— 3. - Quel est le département où tous les habitants sont parents ?

Le Finistère car il n'y a qu'Imper (qu'un père).

— 4. - Pourquoi met-on un coq au sommet des clochers ?

Parce que si l'on mettait une poule, les œufs se casseraient en tombant.

— 5. - Quel est le nom en 4 lettres de l'ami fidèle qui ne se déjuge jamais ?

L'ami Cale (L'Amicale du VB - XA, B, C).

— 6. - Pourquoi les nourrices parisiennes ont-elles le bout des seins très gros ?

C'est parce que les parisiens ont une grande gueule.

— 7. - Si vous êtes sur la place de la Concorde, face aux Champs-Élysées, qu'avez-vous à votre main gauche ?

Cinq doigts.

— 8. - Combien pouvez-vous manger d'œufs à jeun ?

Une fois que l'on en a mangé un, on ne l'est plus.

— 9. - A quelle foire les prix sont-ils moins chers ?

A la foire d'empoigne.

— 10. - Malgré les quelques marches à gravir pour y parvenir

Sa façade avenante est toujours prête à vous accueillir Muni d'un mot d'introduction qu'il a fallu mûrir Le palier découvre une vraie machine à divertir Qui jour après jour travaille et n'arrête pas d'écrire Afin de contenter son monde et servir.

Qui est-ce ?

PERRON, rédacteur en chef du Lien.

— 11. - Qu'est-ce qui a des racines invisibles, qui est immense et plus grand que les arbres. Qui grandit et pourtant ne pousse pas ?

Une montagne.

— 12. - Il n'a pas de voix, mais il hurle, Il n'a pas d'ailes, mais il voltige, Il n'a pas de dents, mais il mord, Il n'a pas de bouche, mais il murmure.

Le vent.

— 13. - Quelle est la ville où l'on a toujours faim ?

C'est Agen (à jeun).

— 14. - Pourquoi la France et l'Angleterre sont-elles cordialement unies ?

Parce qu'elles se tiennent par la Manche.

— 15. - Trois aveugles ont un frère. Ce frère meurt mais n'a pas de frère. Quels sont leurs liens de parenté ?

Frère et sœurs.

— 16. - Quelle est la ville où les habitants sont le plus intelligents ?

C'est Douai, parce qu'ils sont doués.

— 17. - Pourquoi les nourrices belges ont-elles le bout des seins carrés ?

Pour habituer les enfants à manger des frites.

— 18. - Où trouve-t-on un lit de mousse autre que sur les arbres ?

Sur le pont d'un navire.

— 19. - Elles sont une trentaine. D'abord elles mâchonnent. Puis elles frappent ce qu'elles rencontrent. Ensuite elles restent immobiles ?

Les dents.

— 20. - Il est fier car malgré son âge il fait encore de nombreuses conquêtes. Bien sûr, elles ne sont plus de la première jeunesse mais elles l'aiment et c'est réciproque. Il espère recevoir de nombreux souhaits pour son anniversaire.

Qui est-il ?

Le « LIEN » qui, en liberté, va fêter son 400<sup>e</sup> numéro.

# MON ÉVASION

(Suite du numéro précédent)

Nous prenons le premier chemin à notre gauche, celui-ci nous conduit dans les champs, où nous nous reposons après notre marche forcée. Après quelques instants de repos nous repartons à travers champs, nous traversons deux routes et allons nous installer dans un bois, endroits qui étaient devenus les refuges de nos journées. Comme compagnie : la neige fidèle et tenace. Notre repas de fortune : un radis avec du fromage. Il fallait économiser, car nous n'avions plus que pour un jour de vivres.

La journée se passe dans l'attente et à 21 heures c'est le départ. Cette fois nous n'avons que des routes à suivre, ce qui nous avance considérablement. Vers 22 h 30, nous traversons la deuxième ligne de chemin de fer et obligatoirement passons devant la gare toute illuminée.

Etant le premier, un chien aboie après moi, mais hardiment je continue. Arrivés sous le pont du chemin de fer nous passons tranquillement en file indienne. Nous nous installons à nouveau dans un bois. Malgré notre lit de fortune, couchés à même la terre, nous ne nous sommes jamais sentis aussi bien. Nous mangeons à notre heure habituelle. 21 heures : nouveau départ.

Le début se passe très bien, mais arrivés derrière le village de Stetten, que nous laissons à notre droite, il nous est impossible de retrouver notre chemin dans la neige. Nous faisons le tour d'une colline et à 2 heures du matin, nous trouvons un village, que nous traversons, en remarquant qu'il y avait une gendarmerie. Un poteau nous indique que l'on tourne carrément le dos à Stetten qui se situe à 4 km derrière nous. Nous débouchons sur une voie ferrée que l'on ne doit pas traverser ; je n'ai plus aucune notion de l'orientation et suis complètement perdu.

Nous nous réfugions dans un bois. A la lueur d'un briquet j'examine la carte, et finalement je trouve un repaire. Il faut que nous reprenions la route et passer devant une ferme. Là, un chien aboie, et c'est d'un pas alerte que nous avançons loin dans les champs. Nous reprenons la route et sommes obligés de passer, à nouveau, devant une gare.

Le premier chemin à gauche nous conduit dans un bois où nous nous installons pour dormir. Cet endroit est en forte pente et il ne fait pas très bon d'y être installé. En plus de cela, nous n'avons rien à manger pour la journée et un copain est tombé malade. Pourtant nous ne sommes plus qu'à 12 km de la frontière !

Comme elle paraît longue cette journée... A 21 heures, nouveau départ ; le copain qui est malade et qui à mon avis, manque un peu de courage, car le plus dur et le plus dangereux restent à faire, décide de se rendre au village voisin pour se cacher et attendre le lendemain.

Nous, nous reprenons la route que nous sommes obligés de suivre pendant une heure, temps interminable, car à chaque instant nous risquons de rencontrer une patrouille. Après, nous nous engageons dans les bois, nous y sommes plus tranquilles. A minuit nous arrivons sur la dernière route nationale ; de là nous ne sommes plus qu'à 4 km de la frontière.

Nous marchons très vite, malgré l'épaisse couche de neige. A notre gauche, nous laissons un village et nous retrouvons une petite route qui est la dernière.

Devant nous se dresse une colline que nous devons franchir, dans 40 cm de neige, ce que nous trouvons pénible... ENFIN, nous sommes à la frontière, il est 2 heures du matin.

Au 1<sup>er</sup> novembre 1941, nous nous trouvons sur une route nationale : c'est la route de la Suisse. Nous suivons cette route, qui nous conduit au premier village de ce pays neutre : Bargaen.

Une lampe électrique braquée sur nous... Par réflexe, j'étais déjà prêt à me sauver, quand une voix me dit : « BONSOIR MESSIEURS... ICI LA SUISSE ! »  
NOUS ETIONS SAUVES... ET LIBRES.

## NOTRE SEJOUR EN SUISSE ET NOTRE ARRIVEE EN FRANCE

Le douanier nous emmène dormir dans la paille. Impossible de trouver le sommeil car j'ai les pieds gelés.

Là, je reçois les félicitations des copains, pour les avoir conduit ici, à bon port, avec un moral sans défaillance.

Le lendemain, nous déjeunons, ce qui nous procure un plaisir inouï, ensuite nous nous débarbouillons, ce que nous n'avions pas fait depuis huit jours. Nous étions bien noirs et couverts de terre.

Ensuite, nous sommes conduits en auto à Schafhouse où l'on nous interroge sur ce qui se passe en Allemagne... et nos papiers sont établis. Nous sommes mis en prison mais, en compensation, nous sommes bien nourris.

Tout autant que nos journées d'évasion, la journée du dimanche 2 novembre nous semble interminable. Le lundi 3 novembre, à 4 heures du matin, nous sommes réveillés et à 5 heures c'est le départ pour la direction de Wintherthur, Zurich, Genève, où nous passons la frontière française. Un officier allemand nous voit arriver, nous sommes à Annemasse à 12 heures et sommes récompensés par un repas qui nous attend. Le soir nous couchons dans un hôtel, dans un bon lit dans lequel je n'arrive pas à dormir.

Le 4 novembre, à 8 heures, nous reprenons le train pour Annecy. Nous passons au bureau de démobilisation, où j'ai la mauvaise nouvelle d'apprendre que je suis toujours maintenu sous les drapeaux.

Avant midi, nous passons une visite médicale. Je montre mes papiers, et ce 4 novembre je suis hospitalisé à l'hôpital militaire d'Annecy.

Ainsi s'achève notre épopée.

GAUTHIER Raymond  
Mle P.G. n° 15849  
Stalag VB - Villingen.

Ci-dessous, les noms de mes camarades d'évasion : LANG Georges, de Paris ; CHANGEAT Marcel, de Saint-Fortunat, avec lesquels j'ai toujours correspondu, malheureusement tous deux décedés ; FOSSE André, de Hirson ; TATARD Julien, d'Aubervilliers ; JAMAIS (accidenté) ; GRAND Raymond (malade).

Pour ces quatre derniers camarades, je n'ai jamais eu de nouvelles. Au cas où ces camarades se reconnaîtraient dans mon récit, ce serait un plaisir de se retrouver.

R. G.

# Les sentiments en captivité

## LES FILLES RUSSES ET POLONAISES

L'Allemagne ayant aussi besoin de main-d'œuvre féminine, entreprit des rafles en Pologne et en Ukraine.

La Gestapo cernait un cinéma ou un bal et embarquait toutes les jeunes filles dans un train stationné dans la gare de la localité et gardé par l'armée. Là, elle donnaient l'adresse de leurs parents qui, prévenus par les allemands, devaient, dans les 24 heures leur apporter du linge, des fournitures de toilette et de la nourriture.

Puis le train prenait la direction du Reich. Elles étaient logées dans des camps à elles, et de là, allaient travailler dans des usines, des hôtels et chez les particuliers, comme filles de ferme ou employées de maison.

Elles devaient porter un macaron bleu cousu à la manche ou au revers de la veste, marqué P, pour les Polonaises et d'un OST pour les Ukrainiennes et les Russes.

Elles n'étaient pas gardées comme les P.G., mais étaient surveillées par la police, « Gestapo », dont elles dépendaient et qui ne se gênait pas pour les gifler quand leur patronne n'était pas contente d'elle.

Nadia fut affectée comme bonne chez notre patron. Elle était étudiante, mais ne parlait pas un mot d'allemand. Bien faite et coquette, elle avait emporté dans ses bagages six robes d'été (nous les avions comptées), elle en changeait tous les jours. Intelligente, elle fut capable en quatre mois de soutenir une conversation. Elle n'avait pas le droit de nous approcher, mais nous remettait notre « café-ersatz » chaud, deux fois par jour, dans un coin de l'atelier. Sa patronne la surveillait depuis une lucarne.

Elle la quitta un jour pour aller travailler à la chouchouterie de Meldorf et fut remplacée par une française, borgne et sale, volontaire pour le travail en Allemagne ! Elle nous faisait honte !

Après la guerre, des prisonniers Français et Belges, il y en eut deux au kdo, ramenèrent avec eux leurs amies Ukrainiennes et se marièrent. Elles se montrèrent d'excellentes épouses.

## LE CŒUR EN CAPTIVITE

Si dans les fermes il y eut quelques aventures amoureuses entre ces pauvres exilées et des prisonniers, ce ne fut pas la généralité. La plupart vivaient un célibat chaste et n'attendaient de réconfort que des lettres de leurs épouses ou fiancées.

Il n'y eut guère de coups de canif au contrat.

Il fallait faire des prouesses pour écrire des lettres enflammées sur des feuilles de 21 lignes ou des cartes de 7, surtout en style télégraphique.

Une loi française et même belge autorisa le mariage par procuration. Un formulaire à remplir et à signer et les deux fiancés étaient légalement unis. La demoiselle devenait madame et portait le nom de son mari qui arborait l'alliance reçue dans un colis.

Il ne restait plus qu'à consommer le mariage, mais ce serait pour la libération. A ce sujet, un P.G. chansonnier, DELEPINE, fit une chanson dédiée à un marié belge :

« Depuis quinze jours j'ai contracté mariage

Ça c'est passé par procuration...

Mais j'ai bien peur qu'en rentrant ma belle-mère

Au lieu d' permettre ma première nuit d'amour

Me fasse passer d'avant l'curé et le maire

Et m' fasse attendre quinze jours ».

Il y eut aussi, hélas, des ruptures. Un de mes amis apprit un jour, par une parente, que sa femme avait quitté le domicile conjugal, emportant les meubles et même les instruments de travail. Heureusement, il n'y avait pas d'enfant.

Un autre reçut de sa fiancée, du moins il la considérait comme telle, une lettre lui annonçant qu'elle l'avait trompé, avec un allemand occupant, et qu'il était plus honnête de rompre.

L'histoire de Jérôme mérite aussi d'être contée.

Il avait une correspondante de guerre qu'il avait connue toute jeune. Pendant les hostilités, il recevait régulièrement des lettres d'elle. En captivité la correspondance reprit, mais les lettres étaient comptées, seulement de temps en temps. Les missives devinrent de plus en plus tendres.

C'était un rayon de soleil qui venait éclairer les sombres journées de Jérôme.

Jérôme demanda à ses parents la permission de les priver d'une lettre par mois au profit de la jeune fille. Son père, pour que la situation fut bien nette, écrivit à la famille de la jeune fille et demanda sa main pour son P.G. de fils. Ce qui fut accordé. Et puis, les premiers S.T.O. (Service du Travail Obligatoire) arrivèrent en Allemagne. Il en trouva un qui voulait bien servir de boîte aux lettres, et de grandes pages pleines de projets furent ainsi échangées. Elles ne passaient pas par la censure allemande et il put lui raconter ce qu'il se passait en Allemagne.

J'eus de leurs nouvelles après la libération.

Jérôme retrouva sa correspondante. Ils se fiancèrent et fixèrent ensemble la date du mariage.

C'est alors qu'ils s'aperçurent qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre et que l'idée qu'ils s'étaient faite d'eux ne correspondait pas à la réalité. La rupture brutale et imprévue en résulta.

Jérôme en eut beaucoup de peine.

Il retrouva alors une amie qui ne lui avait pas été indifférente avant guerre, se marièrent... et eurent beaucoup d'enfants.

## LES ALLEMANDES

Il nous était défendu de les fréquenter, Adolf HITLER voulant conserver la pureté de la race, base de sa doctrine.

Les contrevenants étaient sévèrement punis ; le non-aryen allait en camp de représailles et l'aryenne en forteresse pour deux ou trois ans. Le jeu n'en valait pas la chandelle.

Il y eut cependant des exceptions, et chez nous il y en eut qui jouèrent avec le feu. Ils en retiraient de nombreux avantages, outre les faveurs de la dame : l'écoute de la radio de Londres par exemple. Ils nous rapportaient, le soir, au kommando, des nouvelles non truquées.

Nous avions avec nous un coureur de jupons qui avait vécu, avant la guerre, de la largesse de

« ces dames ». Il recevait des lettres et des colis d'une « Nini ». Elle lui envoyait d'elle, un jour, une photo où elle posait en manteau de fourrure. Il nous la montra fièrement en clignant de l'œil et nous dit :

— « Tu vois, la Nini, elle s'dém... ! »

Une jeune femme allemande, dont le mari était au front, surnommée par nous « Poupette » à cause de son visage poupin, tomba dans ses filets. Ils se voyaient grâce à la complicité de la cantinière.

Un jour, Poupette reçut la visite du bourgmestre qui lui remit un certificat attestant que son mari avait trouvé une mort glorieuse sur le front russe « pour son Führer et sa Patrie » et que le Grand Reich lui accordait la croix de fer en reconnaissance.

Son corps resta sur le champ de bataille, enterré sur place, selon la coutume allemande, et une cérémonie eut lieu au cimetière local.

Sa femme prit le deuil et s'abstint huit jours. Puis vêtue de noir, tout recommença. A la libération, elle demanda, à notre Don Juan, de revenir avec lui à Paris. Bien embarrassé, il nous dit :

— « Qu'est-ce que j'en ferais ?... à moins de lui faire faire le trottoir ? »

Un belge flamingant (de langue flamande), rencontra un jour une jeune hambourgeoise, russe, au teint de lait. Comme entre eux l'obstacle de la langue n'existait pas, ils firent plus ample connaissance. Ils se retrouvaient dans les blocs de pierre de la digue. Pour aller au rendez-vous, elle partait la première, et traversait la lagune en suivant un isthme menant à la seconde digue ; lui venait une demi-heure après. Ils furent dénoncés à la Gestapo par un civil allemand. Un policier, du haut d'un balcon suivit le manège à la jumelle, puis alla les surprendre en flagrant délit.

Ils passèrent tous deux devant un tribunal. Le camarade écopa de six mois de camp disciplinaire et l'allemande eut deux ans de prison ferme. La sentence nous fut lue à titre d'exemple, au rassemblement.

Comme cela se passait en 1943, l'allemande dut faire sa peine entièrement.

Nous revîmes le belge, il ne lui restait plus que la peau sur les os...

Jean AYMONIN.

27241 - X.B.

« Les années tristes ».

## GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec  
Coteaux de l'Aubance  
Rosé de Loire  
Cabernet d'Anjou

Anjou Gamay  
Anjou Rouge  
Méthode  
Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT

Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

# COURRIER DE L'AMICALE

Notre ami **LE FRANÇOIS Paul**, rue Neuve, Maisy 14450 Grand Camp les Bains, envoie ses amitiés à tous les camarades du VB en leur souhaitant une longue et heureuse retraite à tous.

Notre ami **LENFANT André**, 4, Av Henri Delecroix, 58510 Hem, adresse ses meilleurs souhaits de bonne santé aux membres de l'Amicale et en particulier au Président **LANGVIN** et à **Henri PERRON** qu'il a rencontré à Roubaix en 1976, sans oublier son ami **André PETIT** de Reims qui était avec lui au kdo 982 à Hunsbühlchen.

Notre ami **CHAPON Henri**, 30, rue des Fossés Larry, 77132 Larchant, nous écrit :

«...Félicitations au rédacteur en chef du Lien qui nous tient bien au courant de toutes les activités P.G. et malheureusement de ceux qui nous quittent, dont l'ami **Henri STORCK**, ce pionnier du Stalag dont nous saluons avec émotion la disparition.

Cette année encore, nous ne pourrions être des vôtres pour le banquet anniversaire, nous avons beaucoup d'obligations avec le Club du 3<sup>e</sup> âge du canton comme délégués aux loisirs et de plus, Mme **CHAPON** va faire sa cure à La Preste (P.-O.), avec départ de Larchant fin mars, nous espérons que l'an prochain nous pourrions être des vôtres pour le 40<sup>e</sup> Anniversaire.

Nous l'espérons tous, ainsi que l'ami **Roger HADJADJ** qui va récupérer un ancien de Schramberg que nous serons tous heureux de revoir. Mon bon souvenir à tous les deux.

Notre ami **VANEY Robert**, Les Corvées, Les Yys, 28240 La Loupe, est très content de lire Le Lien tous les mois et profite de son passage à Lyon où il est allé rendre visite à son camarade **MATHIAS**, Cité Castor, qui était avec lui à Hambourg.

Une carte de notre ami **Pierre SPIRAL**, Lou Chabotou, Plan Sarain 06550 La Roquette-sur-Siagne, récupère, sous sa pinède, les 3 crises de coliques néphrétiques qui l'ont assez secoué. Nous lui rappelons notre bon souvenir et lui souhaitons une bonne convalescence et un prompt rétablissement.

Notre ami **Louis FAURE**, Résidence Allée des Dames, 07300 Tournon, nous écrit :

«...Je lance un appel à tous les P.G. du kdo de Oestfeld, s'ils lisent cette annonce de se mettre en relation avec moi. Si on pouvait se réunir un jour et peut-être se retrouver à Lourdes, pour le Pèlerinage, dans la semaine du 18 juin, où j'y serai présent.

Je vois assez souvent les copains de l'Ardèche : **TABAR**, **GAUTHIER** ainsi que l'ami **DESBOURBES**, de Saint-Didier-en-Brionnais et **MACE**, du Calvados; avec ce dernier, une fois tous les 2 ou 3 ans.

Notre ami **Robert SALLES**, 41, Grande Rue, Méricourt 78270 Bonnières-sur-Seine, n'a pu assister à l'A. G. du 25 mars, ni au banquet, mais nous avons eu le plaisir de le rencontrer à la sauterie de l'après-midi. Il a tenu à me préciser, qu'au Waldho, il n'était pas dans l'équipe des dentistes, mais à la cuisine où la place était de première pour la « bouffe », c'était notre ami **COUTON**, son beau-frère, qui lui faisait partie de la dentisterie et... de l'équipe de football. Hélas, l'ami **COUTON** nous a quittés depuis déjà de longues années et nous gardons de lui, nous les anciens du Waldho, l'image d'un gentil copain et d'un dévoué camarade. Voilà, mon cher Robert, une mise au point qui remet chacun à sa place. Mise au point d'ailleurs faite devant le Grand-Maître des cuisines du Waldho, notre ami à tous **Bernard JEANGORGES**, dit le Grand Bernard. Tu voudras bien rappeler mon bon souvenir à Mme **COUTON**.

Nous recevons une carte de Marseille signée par nos amis **Pierre et Rosa JANNESSON** et **Paul KALINDERIAN**, anciens de Balingen, tous en bonne santé et se rappellent au bon souvenir de leurs amis de Balingen et de l'Amicale.

C'est avec infiniment de plaisir que nous avons rencontré à l'A. G. nos fidèles amis **Henry et Georgette AUBEL**, anciens parisiens, retirés dans leurs terres à Forcalqueiret, domaine « Le Tonnier », 83136. Nous avons trouvé nos deux amis en pleine forme, bien que Henry, actionnaire chez un grand sucrier, fasse, noblesse oblige, un peu de glycémie! Nous espérons les revoir pour le quarantième anniversaire.

Notre ami **Charles FOURMONT**, 30, rue Belgrand, 75020 Paris, nous adresse la photocopie de « Lettre de Noël » parue dans « Le trait d'union » et que notre ami **DIXMERIAS** avait reconstituée de mémoire pour Le Lien n° 392, de décembre 1983. Nous remercions notre camarade **FOURMONT** qui nous prie d'adresser cette photocopie à notre camarade, ce que nous allons faire avec plaisir. Merci à tous les autres camarades qui nous ont adressés de nombreux exemplaires de cette poésie.

Notre ami **Lucien FOURCASSIES**, Laroque, 33410 Cadillac, adresse son bon souvenir et ses meilleurs souhaits de santé à tous et en particulier à l'ami **FISSE Henri**, de Bourg-sur-Gironde.

Notre ami **Yves DAUREL**, « Salazard », 33560 Carbon-Bianc, envoie son bon souvenir à tous. Pour sa part il est toujours au boulot comme à 20 ans. Jusques à quand? dit-il. Ses amis ont bien regretté son absence à l'A. G. du 25 mars dernier. Espérons le revoir pour le quarantenaire.

Je m'excuse de passer en retard les souhaits que nous adresse notre ami **A. RIFLE**, 5, rue Victor Berthelot, 10120 Saint-André-les-Vergers. Je réservais sa lettre pour la rubrique du Waldho, mais je ne vois pas, dans un proche avenir, cette rubrique être publiée, et je ne voudrais pas que l'ami **La Riflette** pense que « Who is Perronne? » le laisse tomber! Notre « bon gros » se porte bien et adresse son bon souvenir à tous les anciens du Waldho.

Une carte de Saint-André de Sigonis où 3 P.G. se sont rencontrés :

« Salut à vous tous. **BOUISSON, KINOWSKI** se joignent à moi pour vous adresser tous nos vœux de santé pour 1984 ». Signé **Mario GENOIS**.

Merci à ces trois amis du Waldho pour leur bon souvenir. Mes bonnes amitiés à tous les trois.

M et Mme **Fernand DESSERT-PICARD** prient l'Amicale X A, B, C de présenter à Mme **STORCK** leurs plus sincères condoléances et présentent à tous les membres amicalistes leurs meilleurs vœux de santé pour 1984.

Mon popotier **Alphonse BOUTELLE**, dit « Flash », de Bosmoreau-les-Mines 23400 Bourgneuf, ne pouvant se déplacer, n'a pu participer à notre A. G. Il regrette beaucoup de ne pouvoir rencontrer tous ceux qu'il a connus au Waldho et leur adresse à tous avec ses meilleurs vœux de santé son amical souvenir. Quant à moi, mon vieux « Fonfon », avec le souvenir de « la bouilloire électrique servant aux frites », je te rappelle ma très fidèle amitié ainsi qu'à ton épouse et la famille **CATHY**.

Notre ami **L. PARCZANSKI**, 25-27, rue de la Folie-Méricourt, 75011 Paris, est en retraite et apprécie beaucoup la lecture du Lien qui contribue à maintenir la chaîne de solidarité de l'Amicale et adresse un grand merci au Comité Directeur qui en est le principal artisan. Bien amicalement et ses sincères amitiés à tous.

Notre ami **Gabriel MOUNIER**, 22, Bd Saint-Charles, 42700 Firminy, adresse ses meilleurs vœux de santé à tous et en particulier à ceux du kdo 605. Une pensée aux veuves des amis décédés, Mmes **JONSSON** et **GROS**. Amical boujour à l'ami **LAVIER** du 605.

Notre ami **Jean MAURICE**, Guizengard 16480 Brosac, avec ses meilleurs souhaits et ses amicales salutations aux camarades qui ont fait avec lui les voyages à **DUCLOUX**, sans oublier ceux qui rédigent Le Lien, un journal qu'il a bien du plaisir à lire.

Meilleurs vœux de santé à tous de la part de notre ami **André MOLLET**, 393, rue de Landrecis, 59400 Cambrai.

Un mot de nos amis **MATEO Ginés**, Les Cigalons, Route de Nîmes, 30300 Beaucaire, dont la santé se maintient toujours à peu près en tenant compte que chaque année qui passe nous courbe toujours un peu plus. Mon épouse a été très sensible à votre bon souvenir et nous vous envoyons à tous les deux, chers amis **MATEO**, notre fidèle amitié.

Notre ami **Marc MARGOLINAS**, Aréna Résidence, 128, rue des Arènes de Cimiez, 06000 Nice, avec ses vœux les plus sincères de bonne santé pour 1984 à tous ses camarades de captivité. Prospérité et longue vie et puisse 1984 apporter à tous mille satisfactions et joie.

TRANSACTIONS  
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES  
ASSURANCES CREDIT

**AGENCE IMMOBILIÈRE  
BASTIAISE**

**CABINET Pierre MARTELLI**

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA  
Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains  
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts  
immobiliers - Locations, etc...

Notre ami **Marcel MAQUIN**, Brancourt-en-Laonnois, 02320 Anizy-le-Château, espère que tous le monde est en bonne santé, quant à lui, il a été malade en fin d'année 1983 et début 1984. Nous espérons qu'il est maintenant complètement rétabli et qu'il peut reprendre ses occupations. Cordiales poignées de main à tous de sa part, sans oublier l'ami **WELTE**, de La Bresse, ancien de Sigmaringen Laiz kdo 21003.

Notre ami **MAINDRON Henri**, 5, Foyer Soleil, Chauché 85140, nous fait part qu'ils sont très bien habitués dans leur Cité Soleil (quel joli nom!), bien entourés par de nombreux amis et tous les jeudis le Club du 3<sup>e</sup> Age se réunit à la salle des jeux (cartes et parties de boules), alors ça va! Il profite de cet écho pour remercier M. **Takour TAKVORIAN**, de Gap, pour son livre « Armenouch » qu'il lui a envoyé.

Nos amis **Clément LECOMTE**, Mme et leurs enfants présentent à tous les anciens du VB leurs meilleurs vœux de bonne santé.

Merci à l'ami **LELANDAIS J.**, Perrières 14170 Saint-Pierre-sur-Dives, pour notre C.S. et ses bons vœux.

Merci à l'ami **Marc LEGAGNEUX**, 26, Allée Clos Fleuri « Les Séquoias », 45000 Orléans, pour les mêmes raisons (ancien du X.C.).

Amitiés à tous, en particulier à ceux du VB dont il faisait partie, de notre ami **LEBLANC Gilbert**, Grande Rue à Mérobert 91780 Châlons-sur-Marne.

Ses bonnes amitiés à tous de la part de **H. LAVIGNE**, ancien du Lazarett de Sandbostel, 07170 Villeneuve-de-Berg.

Notre ami **Armand LAMBERT**, 02590 Etreillers, adresse son amical souvenir et ses vœux de bonne santé aux responsables du Lien et à tous les anciens du VB.

Notre ami **Armand FLAMAND**, Ménéil Lepinois, 08310 Juniville, envoie son bon souvenir aux anciens des X A qu'il trouve peu bavards. Il était au X A à A.K. 1209, Braudenbaum, banlieue de Lubeck, usine DWM.

Notre ami **Antoine FILIPPI**, 23, rue Gl de Gaulle, 20137 Porto-Vecchio, envoie ses meilleurs vœux de bonheur et de santé pour 1984 (Pace et salute).

Notre ami **René ESTACE**, Résidence Alma, 14, rue Paul Doumer, 50100 Cherbourg, nous adresse ses meilleurs souhaits de bonne santé ainsi que toutes ses amitiés. Nous n'avons pas eu, cette année, la joie de rencontrer nos amis **ESTACE** à notre Assemblée Générale. Nous espérons que cette défection n'est pas due à des ennuis de santé. Nos amitiés à tous les deux.

Notre ami **Maurice DUMAY**, 27, rue Maryse Bastié, 78300 Poissy, qui est un des plus fidèles piliers de soutien à notre C.S., envoie ses amitiés à tous et en particulier aux anciens du VB.

Nos amis **Jules et Yvonne GRANIER**, 21, rue de la Bienfaisance, 3000 Nîmes, se rappellent au bon souvenir de tous les amis du bureau. Nous avons appris que l'ami **Jules** avait eu quelques ennuis de santé qui avaient nécessité son hospitalisation. Nous espérons que ce n'était qu'une alerte et que notre ami a retrouvé la bonne forme.

Notre ami **Marcel DESPAGNE**, 482, rue Ambroise-Paré, 78800 Houilles, nous écrit (le 26-12-83) :

« Avec une nouvelle année bientôt, je vous accompagne, avec toujours la même curiosité de connaître la suite pour cette Amicale que vous avez mise debout et bien conduite avec tant de dévouement, il faut bien le dire. Cette nouvelle année sera, sans doute, un peu plus dure, un peu plus noire, où les augures s'embrouillent. Et bien, envers et contre tout, bien que j'enrage de ne pouvoir faire qu'un minimum. Je vous adresse, avec mon amitié, mes vœux les meilleurs et bien sincères pour votre santé et pour les vôtres, le plus de joies possibles. Avec une cordiale et fraternelle poignée de main, un camarade du VB ». Merci mon cher **DESPAGNE** pour le joli « minimum » et toutes nos amitiés.

Notre ami **COLOMB**, 16, Bosquet du Parc, Boigny-sur-Bionne, 45800 St-Jean de Braye, nous écrit :

«...Bonne santé à toutes et à tous, car, hélas, la maladie et tous les petits ennuis dus à notre « ancienneté » viennent souvent perturber la quiétude à laquelle nous devrions avoir droit.

J'adresse une pensée toute particulière et mes bons souvenirs à tous les copains du Stalag VB du camp de Villingen et à ceux de la Firma Heissé, près de Constance qui étaient avec moi la nuit du 24-12-1941, dont hélas, je suis sans nouvelles ».

Notre ami **Etienne SOUDANT**, Juvincourt 02190 Guignicourt, nous adresse une photo d'un groupe de P.G. du kdo 640 XB de Cadengerge. Le groupe est imposant et ferait une excellente photo sur Le Lien mais malheureusement le cliché est trop sombre et ne donnerait absolument rien en le publiant. Nous nous excusons auprès de notre ami **SOUDANT** et lui demandons s'il n'a pas un autre groupe plus clair à faire publier. A tous les anciens de ce kdo, notre camarade adresse son fraternel souvenir.

Notre ami Belge **Robert CAMBIER**, rue Seigneur de Grouff 16, 7201 Colfontaine (Warquignies), porte-drapeau belge des Amicales V, présente au Président **LANGVIN**, au Bureau, à la Rédaction du Lien qu'il dévore des yeux dès qu'il le reçoit, ainsi qu'à tous les copains et amis ses meilleurs souhaits de santé.

Notre ami **Albert POINCHEVAL**, 11, rue Eléonor Daubrée, 50200 Coutances, adresse ses amitiés aux camarades du Lien. Merci aussi et le bonjour aux anciens compagnons d'un passé qui ne s'oublie pas. Merci pour tout et bonne santé.

Notre ami **Jean LE QUELLEC**, 12, Chemin de Pouldév, 56340 Carnac, adresse ses bonnes amitiés à tous les camarades du VB surtout à ceux de Nossingen. **PERRON** et **TERRAUBELLA** se rappellent au bon souvenir de notre sympathique breton.

Notre ami **SCHIEGATTE Félicien**, 8, Av. Henri Guillaumet, 13700 Marignane, nous écrit :

«...Je lis toujours attentivement notre journal et regrette beaucoup de ne pas trouver dans le « Courrier » un seul nom des kommandos faisant partie du VB. Que sont-ils devenus? Ceux de Ricker Tuttlingen, pourtant je possède une vieille photo d'une soixantaine de copains d'un peu toutes les régions de France. Sont-ils devenus indifférents?

« Bonne continuation pour votre œuvre et bon courage... J'habite trop loin pour participer à vos activités. Salut à tous ».

Il y a souvent dans le journal des anciens de Tuttlingen qui manifestent leur présence. Peut-être ne sont-ils pas du kdo de notre ami **SCHIEGATTE**? Je vous ai maintes fois signalé que, lorsque vous nous adressez un message de signaler, en plus de votre nom, lisiblement écrit, le kdo d'origine et de l'écrire en lettres capitales. De nombreux camarades seraient heureux de vous reposer...

Une carte du Président de l'Association départementale des Anciens Combattants, Combattants de la Résistance et Victimes de Guerre de la Haute-Corse, notre ami **Pierre MARTELLI**, 41, Bd Paoli, 20200 Bastia, avec ses meilleurs vœux de santé et de succès dans tous les domaines. Pace é Salut à Tutti. Avec un P.S. : A quand votre venue dans l'île de Beauté???

Mon cher Pierre, s'il ne tenait qu'à moi, nous irions tous les ans dans l'île de Beauté retrouver nos frères de captivité. J'y compte tellement d'amis. Le Président **LANGVIN** aussi. Mais les événements qui perturbent ces deux départements français causent une certaine gêne chez nos amicalistes et ils redoutent, bien à tort je pense, des incidents. Et c'est très difficile de leur enlever cette appréhension. La Corse a été de tout temps, au cœur des P.G. Par leur courage, leur patriotisme, leur abnégation devant le danger, nos amis insulaires furent nos modèles et grâce à eux le moral des P.G. en fut fortifié. Nous aimons quand nous allons vous rendre visite vous le dire et le redire... Il y a aussi le temps qui passe... et les ans qui s'accumulent... et la volonté qui s'émousse... Ce qui n'empêche pas que notre cœur est avec vous et que nous pensons toujours à nos frères de l'île de Beauté. Espérons en ta visite lors d'un de tes voyages dans la capitale. Amitiés à tous (H.P.)

Notre ami **Rémy DANIEL**, 63, rue de Chadelle, 54400 Longwy, nous écrit :

« Mon bon souvenir à tous ceux qui m'ont connu dans les kdos de : Ebingen (Steinbruck), Endigen, Balingen (Kultur), Villingen Kloster Kasern (Reischbann), Donaueschingen (manutention militaire), San Georgen (Mécanique précision), Villingen Infirmerie, et pendant mes séjours au Heuberg, suite à évactions. Je serais heureux si j'avais de leurs nouvelles! Peut-être grâce au Lien. Remerciements et amitiés à tous ».

Il est bien étonnant que ce message reste sans réponse. L'ami **DANIEL** a fait trop de kdos pour rester un inconnu. Alors vite, prenez votre bic et écrivez-lui. Il attend de vos nouvelles.

Suite page 8.

## Courrier de l'Amicale (suite)

### CARNET NOIR

Un triste coup de téléphone émanant de Bourges... Constant LINIER, vient de m'apprendre le décès de notre cher camarade Dominique FREIXO, de Saint-Florent-sur-Cher, il était dans sa 75<sup>e</sup> année.

A l'hôpital depuis quelque temps, il n'a pu surmonter son mal.

Vie exemplaire de ce brave camarade : de nationalité Portugaise, Dominique travaillait à Paris au moment de la déclaration de guerre ; il s'est immédiatement porté volontaire pour combattre à nos côtés... Guerre... Captivité au Stalag X B de Sandbostel. Affecté dans un kdo de forêts. A la suite d'un grave accident — il a eu une

jambe broyée par la chute d'un arbre —, recyclage... Travailleur consciencieux, il a tenu à vivre dans son pays d'adoption.

Effacé, d'un contact facile cependant, il avait trouvé dans notre entourage des amis sincères. Que de fois a-t-il voulu nous « piloter » dans ce Portugal qu'il aimait tant.

Depuis des années, en compagnie de ses voisins et amis : familles LINIER et GARRAUD, il participait à tous mes voyages P.G. Il était inscrit pour celui de juillet en Bretagne.

Nous garderons de lui un souvenir impérissable.

A sa fille, à son gendre, à sa petite-fille, nous présentons nos profondes et sincères condoléances.

Paul Ducloux.

## Conséquences

Beaucoup de P.G. mariés, de retour de captivité, se retrouvèrent papa au bout d'une dizaine de mois et, chose curieuse, la majorité eurent un bébé aux cheveux roux. Dégénération, pensèrent plusieurs d'entre eux et n'allèrent pas plus loin !

D'autres, soupçonneux, interrogèrent leur femme sur leur conduite et cela entraîna pas mal de complications entre couples. Henri, lui, interrogea tout de suite le médecin de famille qui, sans hésiter lui demanda combien de temps il était resté sans relations sexuelles avec sa femme ?

Ben !... pendant toute la captivité, lui répond Henri.

Alors ça se comprend dit le docteur, pendant tant de temps, ça rouille !

## « IMPOSSIBLE D'OUBLIER »

8 mai 1984 - Ce jour, dans la foule, je cherchais en vain les groupes d'Anciens Combattants ! Beaucoup de monde s'écrasait contre les barrières établies autour de la place de l'Etoile et de l'Arc de Triomphe sous lequel flottait un immense drapeau tricolore. Le Président de la République déposait une gerbe sur la dalle de l'Inconnu, écoutait la Marseillaise, décorait des anciens combattants dont il prononçait les noms que les haut-parleurs lançaient au-dessus de nos têtes. Saluant les drapeaux des anciens régiments dissous, ceux des Grandes Ecoles et d'un bataillon de « Paras », le Président quittait la place rapidement dans sa voiture.

Resté dans la foule je remarquais beaucoup de touristes étrangers, certains intéressés par ce spectacle imprévu, d'autres souriants et moqueurs s'exprimaient sans retenue, ce qui m'obligeait alors à crier « ruhig ! » pendant la sonnerie aux Morts. Ils comprirent !

Les paras étaient partis, les plumets des Saint-Cyriens disparaissaient au bas de l'Avenue, seule la forêt des drapeaux des A.C. était présente et semblait rester ici en un dernier carré.

Mais déjà des ouvriers montaient dans les arbres pour retirer les haut-parleurs qu'ils avaient montés une heure plus tôt, d'autres s'empressaient à charger le matériel utilisé pendant la cérémonie sur les camions qui se suivaient sans cesse. Vite ! c'est fini. Et déjà la place, qui porte le nom du plus glorieux de tous et qui paraissait oublier aujourd'hui, reprenait son sens giratoire.

Je descendais lentement les Champs Elysées. La hâte que l'on mettait à tout faire disparaître de ce qui ornaient la place Charles de Gaulle me serrait la gorge ! Les touristes s'égaillaient sur les trottoirs ! Certains, massés autour de la statue de Clémenceau, prenaient des photos de l'illustre Vendéen vainqueur de la 1<sup>re</sup> guerre mondiale... cherchaient aussi celle du vainqueur de la « dernière ». Quelques drapeaux tricolores aux immeubles de l'avenue. Mais où étaient donc les étendards de nos alliés qui, en 1945, couvraient les façades des immeubles et saluaient leurs soldats qui défilaient avec les nôtres ? Seule, en bas de l'avenue, « La maison d'Alsace » avait hissé les trois couleurs à toutes ses fenêtres. Je m'arrêtai, heureux de voir une province française aussi généreuse, aussi belle dans le souvenir et je revoyais août 1940, lorsque détenus à Colmar, nous avions vu un jour passer à vélo, trois jeunes filles, dans leur tenue régionale, brandissant au-dessus de leurs têtes trois bouquets de fleurs aux couleurs de France. Devant les allemands ébahis, elles s'éloignaient en toute quiétude et nous leur adressâmes une salve d'applaudissements. Nous fûmes alors vertement repoussés. Mais ce souvenir est resté gravé comme une des plus belles images, dans nos cœurs blessés par la défaite.

Je rentrais chez moi, renfrogné et pensif. Devant la télé, mon fils et ma fille (20 ans) écoutaient les

réponses faites à un journaliste qui posait des questions à des jeunes gens : — La guerre 1914-1918 ? — Non, je ne connais pas. — La guerre 1939-1945 ? — non, je ne sais pas, répondait une grande fille, élève d'un lycée parisien. — non, nous n'en sommes pas encore là, nous sommes à la Renaissance !

Quel joli mot ! Pour nous aussi en mai 1945 c'était la Renaissance. Mais je m'étonnais de l'ignorance de cette jeunesse !

Me souvenant de l'école, j'avais encore en souvenir d'avoir en 1922 (j'avais douze ans) été conduit en voyage, par notre instituteur, à Verdun. Nous étions une vingtaine d'élèves qui avions appris la « grande guerre » mais qui restèrent interdits devant les forts de Vaux, de Douaumont, la tranchée des baïonnettes, la chapelle provisoire en bois avec ses rangées de cercueils l'un sur l'autre et devant ces immenses terres bouleversées d'entonnoirs d'obus où émergeaient quelques troncs d'arbres calcinés, cloutés de pancartes « Danger » ou de têtes de morts. De nombreux soldats reposaient encore dans ce cahot avec les engins de destruction dont certains étaient encore un danger permanent. Impossible d'oublier aussi l'épithète de la chapelle : « Passant, qui que tu sois, entre et salue bien bas les restes de ces héros tombés pour ton salut ».

Ecrivez, récitez. L'instituteur nous commentait... Impossible d'oublier. Ce n'était pas la dernière, il se trompait notre instituteur !

Les années ont passé, l'enfant que j'étais lors de cette visite à Verdun est devenu un ancien combattant, car une autre guerre, encore la dernière... aussi douloureuse, longue et stupide est passée sur le monde. 8 mai 1984 : l'après-midi j'allai avec les anciens combattants de mon arrondissement fleurir le monument aux Morts et les plaques nominatives des résistants tombés dans les rues environnantes ou en déportation.

Pour la première fois, mon fils Olivier m'accompagnait et paraissait un peu gêné par ses vingt ans lorsque le cortège s'ébranla au départ de la mairie. Il réagit toutefois rapidement lorsqu'il m'aida à pousser le fauteuil roulant d'un grand mutilé qui avait des difficultés à suivre ; officier, il avait revêtu son uniforme de la « première mondiale » et mis son képi aux cinq galons. Nous passions sur le pont près de Montparnasse « Aux cinq martyrs du Lycée Buffon », la plaque était déjà fleurie, peut-être une mère était déjà passée : ils n'avaient pas vingt ans !

Plus loin, une plaque soudée sur la grille d'un parc, où jouaient de petits enfants. Nouvel arrêt. Dépôt d'une gerbe, puis le chant des partisans par la musique qui nous accompagnait. Sur la plaque nous lisions « Au professeur R. Burgard, du Lycée Buffon, âme de la résistance arrêté et décapité à Cologne, le 15 juin 1944. Chef du réseau « Valmy », arrêté, il mourut en héros et martyr après une longue détention ».

anciens prisonniers qui ont passé cinq ans de captivité en Allemagne : j'ai été gardien de prisonniers allemands pendant sept mois. Nous étions 6 pour surveiller un kdo d'environ 80 KG... »

Merci Marcel et, peut-être, à l'année prochaine.

P. DUCLoux.

## NOS PEINES (suite)

En même temps que notre ami FREIXO, un autre « voyageur » vient de nous quitter ; il s'agit de Marcel CARRILLAT, ancien de Norvège-Namsos, habitant Bas Collonges, 74160 Collonges-sous-Salève. Il avait 71 ans.

A ma connaissance, huit de nos bons camarades sont décédés en un ans !

La sépulture de nos amis a eu lieu à la même heure, le jeudi 3 mai.

Marcel avait participé au voyage-pèlerinage de 1980 à Sandbostel avec son épouse. Les camarades du troisième car doivent bien se souvenir de lui ; il est vrai que nous étions 140...

FREIXO était inscrit pour le prochain voyage de juillet en Bretagne. L'acompte versé depuis longtemps a été adressé à sa fille. La lettre que je viens de recevoir se termine ainsi : « Nous nous permettons de vous faire savoir que le chèque que vous nous avez retourné servira à faire dire des messes pour Papa... »

Les anciens P.G. catholiques pourront faire quelques prières pour ces chers disparus ; les non-croyants auront bien de bonnes pensées pour eux.

Leur souvenir restera longtemps gravé dans nos mémoires.

Paul. DUCLoux.

## TOUJOURS L'OFLAG X B

Notre ami RACINE, de Gapennes 80150 Crécy-en-Ponthieu, a lui aussi vécu cette sinistre journée du 4 février 1945.

Voici ses impressions qui complètent les diverses informations communiquées.

« ...Il « pleuvait » très fort et on m'a dit le lendemain matin qu'il y avait 102 officiers de tués et un soldat, mais en réalité c'est bien 98 et un soldat de la baraque 8 ; il s'appelait Emile VIET. Ce jour-là j'avais déjeuné avec lui, dans la baraque 8, comme tous les dimanches à midi. Il a eu le ventre ouvert. Il était de Chauny, dans l'Aisne ».

« J'ai montré le numéro du Lien à un camarade qui habite à 4 kilomètres de Gapennes : DELARIVE René ; il était également dans la baraque 8, il a été blessé et dirigé sur l'hôpital de Sandbostel ; c'est là qu'il a été libéré le 20 mai. Chaque année, le 4 février, je vais boire un coup chez lui et la discussion va bon train... »

« Je fréquente également un officier qui habite Abbeville : HARDY Georges et un autre d'Amiens : BERNARD, ils n'ont pas été blessés, naturellement nous parlons toujours de cette nuit de cauchemar ».

Ce brave RACINE était le vétéran de notre voyage-pèlerinage à Selsingen-Sandbostel d'octobre 82... il est né le 24-10-1906.

« ...Je pense souvent au voyage à Sandbostel... Je voudrais bien pouvoir y retourner... mais les ans sont là ! »

Pour fêter le quarantième anniversaire de notre libération, j'espère pouvoir mettre sur pied, en juillet 85, un dernier pèlerinage. Ce sera le quatrième...

Marcel termine ainsi sa longue lettre : « ...Je pense que la chose doit être assez rare pour des

## BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC.

Nom : .....

Prénoms : .....

Adresse : .....

Date de naissance : .....

Immatriculé au Stalag ..... sous le N° .....

Kommando .....

Fait à ....., le .....

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB - X ABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 30 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 2<sup>e</sup> trimestre 1984

Cotisation annuelle : 30 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal.

Le Gérant : ROCHEREAU.

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE